

Jean, Joseph Maure

Prêtre de l'Oratoire

Entré: 1680

Né à Arles, le 24 Juin 1663.

Mort à St Honoré, le 27 janvier 1728.



Notes biographiques et bibliographiques

E. P. Bonnardet

Prêtre de l'Oratoire

Archiviste

L. P. Maur

Diocèse de Paris

Paris, le 23 janvier 1888

PAROISSE

de

S^t GERMAIN-DES-PRÉS

*

Mon Révérend et cher Père

J'ai pu me suis engagé à donner à
l'Académie de M. Balbani de Jolly une
conférence littéraire et mon choix s'est
arrêté sur le Père Maur, le rival et
l'ami de Massillon — qui sentait dans ma
galerie se profilait saint Louis de Gonzague.

Il est impossible de traiter un tel sujet
sans vous consulter ; mes notes ne sont pas
très-abondantes ; je vous demanderai de venir
à mon secours.

Deux points spéciaux me préoccupent
par dessus tous les autres.

Où trouverai-je le motif de ses sermons ?
La Bibliothèque nationale n'en possède pas.

L'article du nécrologe m'a échappé aussi
et la date de sa mort m'est incertaine.

Mon cher Père, sachez que je vous envoie comme
vous le faites pour tous : je vous envoie le
90 % des applaudissements.

Veuillez agréer, Mon Révérend Père,
l'expression de mes sentiments les plus dévoués

Y. Wane

P. Maure

Archives Nationales - M. 762, Papiers du P. Léonard, Augustin Diebaut

P. Maure, de l'Oratoire, prêche l'Avent de 1698 dans l'église rue St Honoré au grand applaudissement et concours d'auditeurs de distinction.

Il est fort touchant et pathétique. Il a un air qui en impose et qui plaît.

Il est d'Orléans

Il doit prêcher le carême à la cathédrale de Rouen en 1699

Il aime le dehors - un air du monde - peu de régularité à l'égard de sa congrégation. Aussi voulait-on le congédier. Prédicateur du commun sans sa déclamation et son geste

Caractères des Pères Maure et Maillou, à Liège, 1704, petit in 12 de 12 pages
sans nom d'imprimeur

Deux nouveaux orateurs sortis d'une même province, élevés dans une même congrégation, illustrés par des talents différents, s'emparant des suffrages qui semblaient n'être dus qu'à Bourdaloue. Ils entrent en vogue le premier jour qu'ils montent en chaire; un avait fait la réputation de l'un, un carême place l'autre au dessus de tous les hommes éloquents.

Celui-là possède tous avantages du dehors: sa physionomie est agréable, sa voix nette et son action très formée. Il prononce aussi bien qu'il écrit; sa composition est délicate et sa manière de débiter très prévenante. Il traite bien les mystères, il brille dans les Paragons et surtout il excelle dans la morale. Ses discours ne sont guère moins solides que fleuris, ni ses descriptions moins vives que régulières, son feu diminue rarement; la justesse n'altère jamais la vivacité de son style. Il connaît parfaitement le cœur de l'homme. On se découvre dans les portraits qu'il ébauche; rien ne manque à ceux qu'il achève au reste. Ce ne sont point de ces peintures vagues, la ressemblance y est entière. Ce ne sont point aussi des images profanes plus propres pour faire aimer le vice agréablement représenté qu'à en inspirer de l'horreur. Il peint un orateur chrétien. Il n'unit pas ces hommes qui, par un faux zèle, subtilisent les traits d'une sainteté mondaine avec les douces corrections de l'Evangile. Trop jeune pour être consommé, mais doué d'un beau génie qu'il sait servir à lui-même, il possède ce que les autres ne peuvent obtenir que des années et d'un long travail. Une heureuse invention lui tient lieu d'expérience. Il remplit avec adresse ses sentiments par de riches expressions; les raisons, par des traits éblouissants et ses dernières preuves par de nombreux détails. Sa véhémence supplée à ce qui lui en est échappé et la subtilité de son imagination oblige ses auditeurs à le tenir quitte d'une érudition plus profonde. Il n'a pas l'injuste vanité de se faire honneur des pensées qu'il doit aux Pères de l'Eglise. Il ne les nomme pourtant pas toujours, content de les citer lorsque leur autorité est nécessaire. C'est n'est pas toujours également déguisé dans toutes ses pièces; elles font admirer son esprit et, si je l'ose dire, elles le découvrent quelquefois un peu trop; non pas que l'orateur affecte de le produire; il lui serait difficile de le

cachet. On en découvre même beaucoup plus dans les occasions où il semble avoir voulu être simple et naturel.

D'aussi belles dispositions nous donnent de grandes espérances : il aura peu d'égaux quand il les aura remplies : il pourra même les surpasser et la Cour, où il a paru, n'a pas été l'écueil de sa réputation.

Celui-ci a l'extérieur composé ; son air est grave, sa voix touchante, son geste intéressant. Il n'a pas les grands mouvements des déclamateurs impétueux, ni les manières basses et rampantes des froids orateurs. Plus on l'écoute, plus on se fait à son action : elle est singulière et il entend bien à la ménager. Sa présence persuade ce qu'il va dire et ce qu'il dit achève de convaincre. Son style, nouveau des saintes Ecritures, est tel que les habiles y trouvent de la profondeur, sans que les autres le trouvant obscur, ne trop élèvent ; fécond en belles applications, original dans ses portraits, concis dans ses narrations. Les lieux communs ne le sont pas entre ses mains : il dit des choses que les autres n'ont jamais dites. Il paraît même d'inventeur de celles qu'il tient des Poètes : aussi modéré que juste dans ses ouvrages, délicat et non recherché dans celui des termes, il néglige les ornements qu'il ne croit pas devoir servir à la dignité de l'Evangile. Ses discours sont simples en apparence. Quelle onction, surtout, dans sa manière de parler, qui ravit les auditeurs et les laisse dans l'incertitude de savoir ce qu'ils admirent davantage, ou le zèle de l'apôtre ou la finesse de l'orateur. On dirait que l'éloquence a ses règles particulières pour lui et des secrets réservés à son génie. Tout devant éloquent dans sa bouche et sa bouche ne prononce que des oracles. Par un mot-il explique un sentiment et par quelques sentiments il épuise un sujet. Soit qu'il cite ou qu'il invente, soit qu'il établisse des principes, ou qu'il tire des conséquences, soit qu'il se jette dans la morale ou qu'il revienne aux points de doctrine. On trouve ses réflexions solides, ses raisonnements finis et ses preuves complètes. Tout chez lui coule de source ; il n'a rien avancé d'inutile ; il n'a rien omis qui ne fût nécessaire. Habile théologien. Il semble que les mystères de la Religion aient de l'être, quand il les développe. Bien loin de proposer à notre foi des choses obscures, il les rend si intelligibles que l'on n'a presque plus besoin de foi pour les croire. Ce sont des vérités qu'il dénoue, autant capable de publier le mérite des saints que de toucher les pécheurs efficacement. Ses panégyriques égalent ses discours moraux et tous ont un si grand prix que pour trop valoir, ils nous ôtent la liberté de savoir en quoi il excelle. La dernière fois qu'on l'entendit est celle qu'on tâche de ne savoir pas entendre. On trouve qu'il s'y est surpassé et qu'il se surpasse tous les jours. Incapable d'être surpassé par d'autres. Sa réputation s'a bientôt portée à la Cour ; il y a annoncé avec éloges les vérités de la religion en présence du roi qui les craint. Il a commencé aussi glorieusement que les autres voudraient finir.

Nous avons en la personne de ces orateurs de quoi nous consoler de ce que la politique et l'autorité nous ont enlevés. Leur destin sera différent. Le premier a la vogue parmi les dames et le second est du goût de tout le monde. Celui-là sert de modèle à ceux qui aspirent à la chaire ; celui-ci est le modèle de ceux qui excellent déjà. En un mot, l'un a peu d'égaux et l'autre est inimitable.

Le P. Maure

Journal de Le Dieu II 165

" Ce mercredi 8 (Xbre 1700) notre prélat a ouï le sermon
du P. Maure, de l'Oratoire; et il a loué la pureté du style,
la netteté, les tours insinuants et pleins d'esprit; mais il a trouvé
ni sublimité, ni force et il le tient même au dessous de
son confrère, le P. Marillon "

Lion Guérin : Les Grâces illustres de France
Paris & Desessert in 8

Note sur le P. Maure

On publia sous son nom en 1706 un recueil de
sermons qui appartenaient au P. de la Rue
jésuite

Maure

a pîché devant L. XIV

2 vents 1700
1704

Maure Jean Joseph

Bricais II 339 x

Bonguel II 201

Lodry IV 55 x

Moure (Jean Joseph)

n. à Arles en 1663 24 juin
+ 27 janvier 1728

(Bouyore Homin. ill. 407, 435^{bis})



Arcueil, vendredi soir.

Mon Révérend Père,

hélas ! il faut rayer le V.
Maure de nos papiers ! Quelle
déception ! Je n'étais pas en vragon
depuis cinq minutes que j'avais
déjà reconnu la Préface de l'Édition
de 1705 (Trévoux) des œuvres de
Massillon ! Quels voleurs de grand
chemin que ces éditeurs là !

Et J'ai trouvé dans ces cinq volumes
~~fratiles~~ oraisons funèbres de Maboul,
Evêque d'Aléth, une oraison fun. de

Michel Soucet de la Rivière,
Evêque d'Angers, et un Panégyrique
aussi de lui; un discours du P.
de la Rue; enfin au moins vingt
discours de Massillon.

Il en reste bien dont je ne
sais pas l'auteur, mais comment
s'y fier! Vous voilà réduit à rayer
cet ouvrage de la Bibliographie
oratorienne, et moi à ne pas connaître
réellement le P. Maure.

Mais je ne m'en consolerais pas
aisément. C'est peut-être naïf,
mais j'ai, comme par instinct, une
sorte de culte pour le P. Maure, et
mon imagination jouissait à l'avance
de choses merveilleuses! Le Pot au
lait de Terrette!

Le P. de Montaul ne me joue pas
de ces tours. C'est bien lui; j'ai
d'ailleurs tr. bien reconnu sa signature.
Il y a sur sa Turquoise de bien jolies
choses, et j'ai été fort étonné aujourd'hui

d'une instruction adressée aux D.
de l'oratoire.

Réflexion faite, puis-que vous
avez été assez bon pour m'offrir
les Tables des Nouvelles Ecclésiastiques,
si les accepte avec reconnaissance. Je
préparerai mieux chez moi les éléments
des recherches. Si vous ne pouvez venir
ici avant q. q. temps, vous agréerez,
n'est-ce pas, que j'envoie chercher à
Sceaux ces volumes ?

J'en suis à la page 150 de votre
Malebranche ; vos notes sont très
fortes de choses et me plaisent
singulièrement, en même temps que
le S. André.

Veuillez croire, cher et révérent
Sire, à l'expression de mes dévoués
et respectueux sentiments :

A Rosne

84
R. P. BOUGEREL
Bibliog. Grat. T 2, p 201
Ms. de Montpellier

Ch. de la notice : 57

Jean Josys Maure

Je donnai en 1728 les Eloges des p. Maure et Keyneau, ils furent imprimés au mesme de Mars 1728 pag 552 et je les insérai ici.

Le P. Maure natif d'Aubas entra dans l'Oratoire où vint l'an 1680 âgé de 17 ans, il enseigna les humanités et la rhétorique avec distinction. Il prêcha ensuite avec applaudissement à Caen et à Rouen. Appelé à Paris, il fut encore plus goûté pendant sa dominiécalle qu'il n'avait été dans la province. Il se fit une si g^{te} réputation qu'on désira de l'entendre à la cour où il prêcha l'Avent de 1700 avec tant de succès que Louis le Grand lui dit, le dernier dimanche " nous attendions beaucoup de vous, Monsieur, mais vous avez été au dessus de nos espérances, on ne peut être plus content que je me suis et que la cour le parait, ce n'est pas peut être à votre gloire...". S. M. lui demanda ensuite quel âge il avait. Trente cinq ans lui

répondait-il. A quoi le roi répliqua
"Vous avez bien employé votre temps." Ce-
la bienveillance de ses sermons il joignait
tous les agréments de la déclamation et tous
les talents qui font le parfait orateur. Le
compliment qu'il fit au Roy le jour de
Noël fut estimé un Chef d'œuvre. On le lui
demanda avec empressement pour le
faire imprimer; mais il s'obstina à
le refuser, quoique M^{re} le duc au Maine
lui promit de ne le faire voir qu'à
M^{re} la duchesse du Maine qui ne l'avait pas
entendu. Il ne put se résoudre à le lui donner
par écrit, mais il alla le réciter à cette
princesse, et père Massillon prêcha dans
ce temps là son 1^{er} carême à la cour avec
un égal succès. Comme ces 2 g^{ds} orateurs
étaient de la même province, de la même
congrégation et du même âge, on fit
imprimer un parallèle en leur honneur
dans lequel on peut voir en quoi ils excellaient
particulièrement. quelque grandes que soient
les louanges qu'on leur donne, le public
est convaincu qu'ils les méritaient. Le
p. Maure prêcha encore devant le Roy
l'Avant de 1704. il fut écouté avec attention

de plaisir que la première fois, et a prêché
aussi le carême à M. D. ^{à Paris, le 17^{ème} Mars de} dans avec un
concours extraordinaire, jusque à ce que
la faiblesse de sa poitrine et ses infirmités
continuelles l'aient mis hors d'état de
monter en chaire. Dans cette triste situation
qui a duré presque les 15 dernières années
de sa vie, il a fait un sacrifice au
seigneur de tous ses talents avec une
parfaite résignation. Il mourut
dans la maison de la rue St. Honoré
dans le 2^{ème} Janv 1788 âgé de 68 ans
64

Ouvrages.

- I. Mss. ses sermons qu'il légua en mourant
au p. Cocholet prêtre de l'Oratoire.

Dictionnaire des
hommes illustres de la
Provence.

Marseille 1786 :
page 499.

= Jean, Joseph Maure, fils de Jean Maure, consul d'Orles l'ami de l'évêque de l'Obélisque (1676), naquit en 1663. Il entra dans la Congrégation de l'Oratoire en 1680. Il y enseigna les humanités et la rhétorique avec une grande distinction. Il prêcha ensuite avec applaudissement à Caen et à Rouen. Ayant été choisi pour prêcher l'évent de 1698 dans l'église de l'Oratoire de Paris, il remplit cette station avec un succès et des applaudissements si extraordinaires, que Messillon, son successeur dans cette chaire, eut besoin de déployer tous ses talents pour l'égaliser. A la beauté de ses sermons, il joignait une diction noble et intéressante. Ce double mérite lui procura l'honneur de prêcher l'évent de la cour en 1700 et en 1704. Le Roi fut si satisfait de l'avoir entendu, qu'il lui dit à la fin de sa première station : « nous attendions beaucoup de vous, mon Père, mais vous avez surpassé nos espérances ; on ne peut être plus content que je le suis, et que la cour le feraît ; ce n'est pas peu dire à votre gloire. » - S. M. lui demanda ensuite quel âge il avait, « trente cinq ans, Sire, répondit-il. - « quoi ? le roi répliqua : « vous avez bien employé votre temps. »

Le compliment qu'il fit au roi le jour de Noël, fut estimé un chef-d'œuvre ; on le lui demanda avec empressement pour le faire imprimer ; mais il s'obstina à le refuser. Quoique M. le duc du Maine le pria lui-même de le lui confier pour le lui donner à une princesse qui ne l'avait pas entendu, il ne put se résoudre à le lui donner par écrit, mais il alla le réciter lui-même à cette princesse.

Messillon prêcha dans ce temps-là son premier sermon à la cour avec succès. Comme ces deux grands orateurs étoient de la même province, de la même Congrégation, qu'ils avoient le même âge, et qu'ils commençoient à se faire

2
connaître à la Cour, on fit imprimer un parallèle en leur honneur. (Liège - in 12, 1704) dans lequel on peut voir en quoi ils excellaient particulièrement. C'est un éloge bien flattant pour le P. Maure, d'avoir mérité d'être mis en parallèle avec l'un des plus grands prédicateurs que la France ait donné; le public est convaincu qu'il méritait cette distinction honorable.

Le P. Maure aurait égalé les premiers prédicateurs de son siècle, si la faiblesse de sa poitrine ne l'avait pas obligé de renoncer de bonne heure aux exercices brillants, mais pénibles, de la chaire. Il mourut à Paris le 27 janvier 1728, après avoir souffert de longues infirmités avec une patience héroïque et une résignation des plus chrétiennes.

Les sermons du P. Maure ont été imprimés à Orléans.

M. M. 607, 3^e catalogue, n° 1035 =

Joseph Maure, d'Orléans, entré à Orléans en 1680, prêtre, mort le 27 janvier 1728

3

Jean, Joseph Maure
prêtre de l'Oratoire
1663 - 1728.

Voir :

nos archives : 1 lettre.

Bougerel : Bibl. Orator.
II. p. 201.

Bougerel : Hommes illustres
407-435 bis.

Bicci : II, 339

Colry : IV p. 55

Bouche : Dict. des hommes
illustres de Provence

S^t Beuve : Port Royal
nouv. édit. G. VI
in-12.

Diction. portatif des
prédicateurs

Né à Orlès, le 24 juin 1663, mort à S^t Honoré, le 27 janvier 1728.
entré à l'Oratoire le 28 septembre 1680
en 1693, à Riom.

en 1696, à Caen.

en 1699, à Paris.

en 1702, "

en 1705, "

en 1708, "

en 1711, "

en 1714, "

en 1717, "

en 1720, "

en 1723, "

en 1726, "

27 janv. 1728, mort à S^t Honoré, à l'âge de 64 ans et inhumé le 29

Il était fils de Jean Maure et de Lucrèce Arnaud. Le père était consul à
Orlès quand on éleva l'obélisque.

Il fut reçu le 28 sept. 1680, âgé de 17 ans.

Malade les 15 dernières années de sa vie, il en a fait le sacrifice au
seigneur avec une parfaite résignation.

Nécrologe :

" Il a, dit le Nécrologe imprimé, soutenu ses longues infirmités avec une
" fermeté toujours égale, et une parfaite résignation aux ordres de Dieu."

- + Recueil de sermons sur les Évangiles du Carême et sur les mystères de
Notre Seigneur ~~Jésus-Christ~~ et de la S^{te} Vierge, avec quelques pensées pieuses
 et autres sujets, par le P. Mauro, pr. del' Oratoire à Bruxelles, chez François
 Töppens, au S^t Esprit. 1734.
 " Nouv. édition, t. 1, 2, 3 in 12, excepté le frontispice qui est in 8°. Je le
 " crois ajouté, en sorte qu'il n'y a eu, à' que je crois, qu'une seule édition.
 " Le t. I a 516 pages, sans la préface; le 2^e, 542 pages; le 3^e, 599 pages.

(L'Évêq)

- + Les mêmes. Avignon.
 + Les mêmes. Bruxelles. 1748, 5 vol. in 12.

Dans la préface de ses sermons, on le compare à Massillon, sans le
 nommer. On dit: l'auteur des sermons nouvellement imprimés.

Il a légué, en mourant, les mss de ses sermons, à son confrère, le
 Père Colet, del' Oratoire, supérieur de S. Magloire

- Predications { = à Caen en
à Rouen en
 en 1698, l'Évent, à l'Oratoire.
 en 1699, l'Évent, aux Nouv. Catholiques.
 en 1700, le Carême, à S^t Etienne du Mont.
 " l'Évent, à Versailles, devant le Roi *
 en 1701, le Carême, à N. Dame.
 " le 2^e Dimanche del' Évent, à la Messie.
 en 1702, le Carême, à S^t André des Arcs
 " la fête del' Ann. Conception, à la Conception.
 en 1703 la fête de la Circision, aux Nouv. Catholiques.
 " le Carême, à S^t Jean en Grève.

en 1704, le Carême, à St. Léu.

" l' Avent, devant la Majesté. *

en 1707, l' Avent, aux Carmélites.

en 1708, l' Avent, aux Enfants rouges.

" " le Carême, à St. Paul, (voir la note de la page 7, tirée des registres de la fabrique de St. Paul.)

en 1709, le Carême, à St. Eustache.

" l' Avent, aux nouv. Catholiques.

en 1710, le Carême, à l' Oratoire, avec le P. David.

en 1712, le Carême, à la St^e Chapelle.

en 1713, le Carême, à la Charité.

" l' Avent, à St. Honoré

en 1714, l' Avent, à St. Germain l' Auxerrois.

en 1715, le Carême, à la Mercy

" l' Avent, à St. Croix de la Bretonnerie.

à la biblioth. de Marseille :

Φ 6 28 Recueil p. 29 Panellite des P. P. Maure et Massillon.

Lettre de l'abbé Rome, au P. Ingold.

Arceuil, Vendredi soir

mon Révérend Père, Hélas ! il faut rayer le P. Meune de nos papiers ! Quelle déception ! Je n'étais pas en wagon depuis 5 minutes que j'avais déjà reconnu la préface de l'édition de 1705 (Trévoux) des œuvres de Massillon ! Quels voleurs de grand chemin que ces éditeurs. là !

J'ai trouvé, dans ces 5 volumes, trois oraisons funèbres de Maboul,

6
évêque d'Albi; une oraison funèbre de Michel Poncet de la Rivière, évêque
d'Angers, et un panégyrique aussi de lui; un discours du P. de la Rue;
enfin en moins 20 discours de Massillon.

Il en reste bien dont je ne sais pas l'auteur, mais comment s'y fier!
Vous voilà réduit à regarder cet ouvrage de la Bibliographie oratorienne, et
moi, à ne pas connaître réellement le P. Meune!

Mais, je ne m'en consolerais pas aisément. C'est peut-être naïf, mais j'ai,
comme par instinct, une sorte de culte pour le P. Meune, et mon
imagination jouissait à l'événement de choses merveilleuses! Le Pot au lait
de Perrette!

Le P. de Montenil ne me joue pas de ces tours. C'est bien lui, j'ai d'ailleurs
très bien reconnu sa signature. Il y a sur sa Burguesse de bien jolies
choses, et j'ai été tout ému aujourd'hui d'une instruction adressée aux
P.P. del' Oratoire.

Relecture faite, puisque vous avez été assez bon pour m'offrir les tables
etc. etc.
Signé: A Rosne.

Voir Blamignou = Correspondance de Massillon, page 259

Charles de Bussy: Les Courtisanes Devenues saintes, Paris. Duquesne 1852 - in 32

Bibliographie Carnavalet:

Mss: 2141. (Registre de la fabrique de
Saint. Paul)

1708: payé la somme de 800 livres
au P. Père Maur, prêtre de l'Oratoire,
pour avoir prêché le carême.

- dépense de 50 sols. pour l'achat
d'une bourse dans laquelle était
la participation en Louis d'or,
donnée au P. P. Maur.

- Somme de trois livres dix sols
déboursée pour louer le carrosse,
pour aller remercier le dit prédicateur.

Jean Joseph Maure, né en 1663, d'un citoyen d'Orléans, sous le consulat duquel l'obélisque de cette ville fut élevé, laissa voir tant de facilité pour le travail dans le cours de ses classes qu'il fut aisé de juger qu'il irait loin. Les progrès qu'il fit dans toutes les études qu'il entreprit et plus encore la manière distinguée avec laquelle il enseigna les humanités et la rhétorique dans les collèges de l'Oratoire, où il était entré le 28 septembre 1680, ne permirent plus de douter du talent prodigieux qu'on avait reconnu en lui pour l'éloquence de la chaire. Excité et encouragé par ses confrères qui lui faisaient éprouver les plus heureux succès de ses dispositions, le P. Maure s'occupa entièrement de l'étude de la religion pendant quelques années. S'étant rempli dans les sources les plus pures des vérités saintes qui en font la base, il se mêla sans la foule des prédicateurs qui éclairaient alors l'Eglise de France, les villes de Caen et de Rouen eurent les plaines de son ministère et ces premiers essais lui firent beaucoup d'honneur. Le D. de la Tour, à qui les intérêts et la gloire de la Congrégation qu'il gouvernait, furent toujours si chers, voulut avoir sous ses yeux un sujet dont on lui avait vanté les talents. Il l'appela à Paris pour y prêcher l'Avent de 1698 dans l'église de l'Oratoire. Le nouvel orateur remplit cette station avec des applaudissements si extraordinaires que le D. Massillon, chargé de prêcher la carême suivant dans la même église eut besoin de tout son mérite pour réussir après lui. Le D. Maure joignait à la beauté de ses sermons tous les agréments d'une diction noble et intéressante; ce qui le fit souhaiter à la Cour. Il y prêcha l'Avent de 1700 et ce fut avec tant de succès que Louis XIV, après lui avoir témoigné sa satisfaction, dès ses premiers sermons, lui demanda quel âge il avait : Seize, répondit-il, 36 ans. — à quoi Sa Majesté répliqua : « Vous avez bien employé votre temps. » — le même lui adressant la parole à la fin de sa station, lui dit : « Nous attendions beaucoup de vous, Monsieur; mais vous avez été au dessus de nos espérances on ne peut être plus content que je le suis et que toute la Cour le paraît. Ce n'est pas pour dire à votre gloire. » Le compliment, que le D. Maure fit à ce monarque, le jour de Noël, fut estimé un chef-d'œuvre. On le lui demanda avec empressement pour le faire imprimer, mais il le refusa, quoique M. le Duc du Maine lui promit de ne le faire voir qu'à la Duchesse, son épouse, qui ne l'avait pas entendu. Il ne put se résoudre à le lui donner par écrit; mais il alla le réciter à cette princesse qui parut satisfaite de sa complaisance. Ayant prêché l'Avent de la Cour pour la seconde fois en 1704, il fut écouté avec autant de plaisir que la première. Il prêcha aussi la carême à N. Dame et dans les principales églises de Paris, où sa réputation ne fit que croître. Elle se serait soutenue et son talent se perfectionnant de plus en plus, il aurait égalé les premiers orateurs de son siècle, s'il avait eu assez de santé pour poursuivre sa brillante carrière. Mais, se trouvant atteint de la poitrine, il fut obligé de renoncer à la chaire, à l'âge de 48 ans. Depuis lors, les infirmités ne l'abandonnèrent plus.

Le D. Maure était ami intime du D. Massillon; et, quoiqu'ils courussent ensemble la même carrière, à Paris, avec des succès presque égaux, éloignés l'un et l'autre de cette basse jalousie qui souffre de la gloire d'autrui, la rivalité n'altéra jamais l'union pure et choite qui s'était formée entre eux depuis leur entrée dans l'Oratoire. Massillon, devenu évêque de Clermont, conserva toujours pour lui les mêmes dispositions et ne laissa échapper aucune occasion de lui en donner des preuves. On sait que ce prélat, regrettant quelquefois ces jours de sa vie où, libre de l'assujettissement des dignités, il n'avait à répondre que de lui seul, ou sait qu'il trouvait de la consolation à déposer dans le sein de ce respectable ami les peines qu'il avait dans son nouvel état. Dans ce doux commerce, où l'âme s'ouvre à l'amitié, on le voit souvent entre le sort de cet ancien confrère et gémit des titres dont il est lui-même revêtu. Ces sentiments sont consignés dans plusieurs lettres de l'évêque de Clermont au D. Maure et notamment dans une qu'il lui écrivait en 1724 :

« Nous nous avançons tous les deux vers l'éternité : votre sort est infiniment préférable au mien. Vous y paraissez devant Dieu avec une sainte confiance. Vous lui présenterez des croix, des afflictions, des maladies. Pour moi, je ne pourrai lui offrir que de vains titres, que des dignités... »

Le P. Maure ne survécut pas longtemps à cette lettre pleine d'enthousiasme et de religion. quinze ans de souffrances ou de langueur l'ayant insensiblement épuisé, il mourut le 27 janvier 1728 dans la maison de Paris. « Il avait soutenu, dit le Néologie, ses longues infirmités avec une patience toujours égale et une parfaite résignation aux ordres de Dieu. »

Le P. Maure, en mourant, ses sermons au P. Codolet, supérieur du séminaire de St. Magloire, son confesseur, et son ami. On ignore l'usage qu'en a fait celui-ci et ce qu'ils sont devenus à sa mort. Mais, pour qu'on puisse se former une idée juste de ses sermons, que le public aurait désiré voir livrer à l'impression, on voit devoir ajouter ici ce qui a été dit de lui tant dans une petite brochure qui parut en 1704 sous ce titre : « Caractères des R.R.P. P. Maure et Massillon, évêques », ni 12 « Deux nouveaux orateurs sortis d'une même province, élevés dans une même congrégation, illustres par des talents différents, s'emparaient des suffrages qui semblaient n'être dus qu'à Bourdaloue. Ils entraient en vogue le premier jour qu'ils montaient en chaire ; un avait fait la réputation de l'un ; un carême place l'autre au-dessus de tous les hommes éloquents. « Celui-là (P. Maure) possède tous les avantages du dehors. Sa physionomie est agréable, sa voix nette et son action très formée. Il prononce aussi bien qu'il écrit. Sa composition est délicate et sa manière de débiter très pénétrante. Il traite bien les mystères, il brille dans les panegyriques et surtout il excelle dans la morale. Ses discours ne sont que moins solides que fleuris, ni ses descriptions moins vives que régulières. Son feu diminue rarement ; sa justesse n'altère jamais la vivacité de son style. Il paraît au-dessus de l'homme ; on se découvre dans les portraits qu'il ébauche ; rien ne manque à ceux qu'il achève. »

« Au reste, ce ne sont point de ces peintures vagues : la ressemblance y est entière. Ce ne sont point aussi des images profanes plus propres pour faire aimer le vice agréablement représenté qu'à en inspirer de l'horreur. Il peint en orateur chrétien. Il n'imité pas ces hommes qui par un faux zèle subtilisent les traits d'une sainteté mondaine avec les douces connotations de l'Evangile. Trop jeune pour être consommé, mais doué d'un bon génie, qu'il sait veiller à lui-même, il possède ce que les autres ne peuvent obtenir que des années et d'un long travail. Une heureuse invention lui tient lieu d'expérience. Il remplit avec adresse ses sermons par de riches expressions, ses raisons par des traits éblouissants et ses dernières preuves par de nombreux détails. La véhémence supplée à ce qui lui en est échappé et la subtilité de son imagination oblige ses auditeurs à les tenir quittes d'une érudition plus profonde. Il n'a pas l'injuste vanité de se faire honneur de pensées qu'il voit aux Pères de l'Eglise ; que les hommes puissent par là ne pas toujours, content de les citer, lorsque leur autorité est nécessaire. L'art n'est pas toujours également déguisé dans toutes ses pièces ; elles font admirer son esprit ; et, si j'ose le dire, elles le découvrent quelquefois un peu trop ; non pas que l'orateur affecte de le produire ; il lui serait difficile de le cacher. On en découvre même beaucoup plus dans les occasions, où il semble avoir voulu être simple et naturel. D' aussi belles dispositions nous donnent de grandes espérances. Il aura peu d'élèves, quand il les aura remplis ; il pourra même les surprendre, et la cour où il a paru, n'a pas été l'écueil de sa réputation. »

Cel est le portrait qu'on a fait dans son temps de l'éloquence du P. Maure. Ce portrait, quelque flatter qu'il puisse être, doit faire regretter les sermons qui firent une si grande sensation, lorsque cet orateur les prononçait.

Quesny = Bibl. des Evénements de l'Oratoire = (Bibl. N^{le} fonds fr. 25684) t. IV. p. 55 =

- Jean Joseph Maure prêcha devant Louis XIV l'aveugle de 1700 et celui de 1704
- Mort à Paris le 27 janvier 1728.
- Fils de Jean et de Lucrèce Armande, né à Paris, le 28 sept 1680, âgé de 17 ans.
- Dans la Préface des sermons du P. Maure, on dit qu'il avait de grands talents pour la poésie française et que le grand Corneille faisait beaucoup d'enthousiasme de ses vers. Il renonça à la poésie pour se consacrer à la chaire. Après avoir fait l'éloge de l'éloquence du P. Maure dans la même préface, on finit par un parallèle de ce prédicateur avec Massillon, qu'on ne nomme pas, mais qu'on appelle l'auteur des sermons imprimés nouvellement.

- Recueil de sermons sur les Evangiles du Carême et sur les mystères de N.S et de la St^e Vierge, avec quelques pénétratives et autres sujets, par le P. Maure, prêtre de l'Oratoire. Nouvelle édition, G. J, 2, 3.
à Bruxelles, chez François Toppens, au St^e Esprit. 1734.
in 12, excepté le frontispice, qui est in 8. Je le crois ajouté. En sorte qu'il n'y a eu, à mon avis, qu'une édition.
Le G. J. a 516 page sous la préface, - le 2^e, 542, - le 3^e, 599.

Faydit = Remarques sur Virgile =

"Je désirerais, dit-il, que le vertueux évêque de Senes et le R. P. Maure (quoique je sois charmé de leur éloquence) ne se mélassent que de prêcher et non de parler de mes livres contre la métaphysique de P. Malebranche et contre celle des scolastiques; car, sans perdre le respect qu'on leur doit, on peut bien dire qu'ils n'ont jamais étudié à fond la matière dont il est question. Je ne leur fais pas tort en cela. Feu M. Pascal, un incomparable personnage, avait accoutumé de dire qu'il admirait St^e Augustin, lorsqu'il parlait des mystères de la religion et des grandeurs de J.C; mais qu'il lui faisait pitié, lorsqu'il venait à parler des choses de physique; - qu'il était au-dessus des anges, lorsqu'il parlait de théologie; mais qu'il lui paraissait être au-dessous des enfants, lorsqu'il parlait de philosophie."

Bouche =

Jean Joseph Maure, d'Arles, mort en 1728, prêtre de l'Oratoire. Après avoir enseigné les humanités et la rhétorique avec beaucoup de réputation, il s'adonna à la prédication. Il brilla dans les villes de Caen et de Rouen et vint ensuite prêcher à Paris. Choisi pour prêcher à la Cour, il devint le rival de Massillon. Ayant prêché en 1700 l'aveut devant L. XIV, le monarque lui dit: "Nous attendions beaucoup de vous, Monsieur; mais vous avez été au-dessus de nos espérances. On ne peut être plus satisfait que je le suis et que toute la Cour paraît l'être. Ce n'est pas peu dire à votre gloire."
Le P. Maure prêcha encore à la Cour en 1705 et toujours avec le même succès. De continuelles infirmités l'obligèrent de renoncer à la chaire pendant les 15 dernières années de sa vie. Il mourut à Paris dans la maison de l'Oratoire.
Le P. Maure, avec tous les agréments extérieurs et les talents qui constituent l'orateur parfait, était, outre cela, solide et délicat dans la composition.

Dictionnaire des hommes illustres de Provence =

Jean Joseph Maure, fils de Jean Maure consul d'Arles l'année de l'érection de l'obélisque (1676) naquit en 1663. Il entra à l'Oratoire en 1680. Il y enseigna les humanités et la rhétorique avec une grande distinction. Il prêcha ensuite avec applaudissement à Caen et à Rouen, ayant été choisi pour prêcher l'aveut

de 1698 dans l'église de l'Oratoire de Paris, il remplit cette station avec un succès et des applaudissements extraordinaires, que Massillon, son successeur dans cette chaire eut besoin de déployer tous ses talents pour l'égaliser. A la beauté de ses sermons, il joignait une diction noble et intéressante. Ce double mérite lui procura l'honneur de prêcher l'Oratoire à la Cour en 1700 et en 1704. Le roi fut si satisfait d'en avoir entendu qu'il lui dit à la fin de sa première station : « Nous attendions beaucoup de vous, mon père; mais vous avez surpassé nos espérances. On ne peut être plus content que je le suis et que la Cour le paraît. Ce n'est pas peu dire à votre gloire. » Sa Majesté lui demanda ensuite quel âge il avait. « Trente cinq ans, Sire, répondit-il. A quoi le roi répliqua : « Vous avez bien employé votre temps. »

Le compliment qu'il fit au roi, le jour de Noël, fut estimé un chef-d'œuvre. On le lui demanda avec empressement pour le faire imprimer; mais il s'obstina à le refuser, quoique M. le Duc du Maine le pria lui-même de le lui confier pour le lire à une princesse qui ne l'avait pas entendu. Il ne put se résoudre à le lui donner par écrit; mais il alla le réciter lui-même à cette princesse. Massillon prêcha dans ce temps-là son premier sermon à la Cour avec succès. Comme ces deux grands orateurs étaient de la même province, de la même congrégation, qu'ils avaient le même âge et qu'ils commençaient à se faire connaître ensemble à la Cour, on fit imprimer un parallèle en leur honneur (Lisieux, 1704. in 12) dans lequel on peut voir en quoi ils excellaient particulièrement. C'est un éloge bien flattant pour le P. Maure d'avoir mérité d'être mis en parallèle avec l'un des plus grands prédicateurs que la France ait donné. Le public est convaincu qu'il méritait cette distinction honorable.

Le P. Maure aurait égalé les premiers prédicateurs de son siècle, si la faiblesse de sa poitrine ne l'avait pas obligé de renoncer de bonne heure aux exercices brillants, mais pénibles de la chaire. Il mourut à Paris le 27 janvier 1728 après avoir souffert de longues infirmités avec une patience héroïque et une résignation des plus chrétiennes.

Les sermons du P. Maure ont été imprimés à Avignon (V. P.)

Archives N^{os} S. 67.71 = Inventaire des effets de défunt le R. P. Maure, 29 janvier 1728 =

Le 29 janvier 1728, le P. Jean François Tabormay, supérieur de S. Honoré et assistant, Michel Gounin de Langelière

procureur, Jean Emeric Martin de la Barthe, receveur g^l et économe ont fait l'inventaire :

Ayant ouvert le cabinet du défunt, nous avons trouvé dans un tiroir un papier cacheté sur lequel il est écrit : « Papier qui doit être ouvert par notre R. P. Supérieur. » L'ayant ouvert, il n'est trouvé sans date et non signé : il sera joint à l'inventaire.

Un autre papier cacheté sur lequel sont écrits ces mots : « Mes dernières intentions pour n'être ouvert qu'après ma mort ou par mon frère ou en son absence par le P. Codollet. » Signé Maure de l'Oratoire. Le P. Codollet s'étant trouvé présent dans cette maison après les funérailles, nous lui avons remis le dit papier qu'il a ouvert en l'absence de M. Maure et nous ayant fait voir en lisant 991 l'acte du testament qu'il était

époux de dit testament en l'absence et conjointement avec M. Maure, nous l'avons prié de rester avec nous afin d'être
présent à l'inventaire des effets de M. Maure et après avoir interpellé le sieur Nicolas Edme Boudry qui a été autrefois à son
service et qui s'est assisté pendant sa maladie aussi bien que Jean Naudin, son domestique jusqu'au moment de sa mort,

si on n'avait rien ôté de sa chambre, ils nous ont déclaré que tout se trouvait dans le même état, nous avons continué et trouvé

- dans le même tiroir 9 louis d'or et 15 pièces de 24 sols, ce qui fait 234 livres.
- une tabatière d'argent et un petit cachet de lettres.
- dans l'alcôve un tour de lit de serge violette avec une courte pointe de même étoffe, le reste du lit appartenant à la maison.
- 2 fauteuils de tapisserie, un fauteuil couvert de serge violette
- une commode à 3 tiroirs
- une petite table à pieds de biche avec un tiroir
- une autre petite table à pieds de biche avec 2 tiroirs
- une pendule de Gaudran
- une montre à répétition de Belliard à boîte d'argent et d'acier de cuir
- une petite table à l'anglaise avec 2 petits tiroirs
- un tableau de M. le cardinal de Noailles, un tableau de M. de Ribière, un 3^e de M. Barentin, tous 3 à cadre de bois doré.
- un Christ de plâtre
- une miniature représentant St Cécile et un petit saint Quaire
- une écuille avec son couvercle d'argent aux 2 oreilles de laquelle se trouvent 2 petites têtes en relief
- une petite table à café avec 5 sous-coupe et 2 tasses entières et 2 cassés et 3 petites cuillères d'argent à café
- cuillères, fourchette et couteau d'argent
- un manteau long de ville
- un manteau court de ville
- un manteau court de drap de castor
- 2 robes orloniennes
- une soutanelle d'étamine
- 2 vestes d'étamine
- une veste de drap
- 2 culottes tout en peau
- 2 paires pour faire une culotte
- 3 robes de chambre, une de satin, une de toile bleue, la 3^e en calmande, la tout vieux et usé
- 15 chemises, 3 chemisettes, onze mouchoirs à tabac, 6 coiffes de nuit, 1 tête d'oreiller, 5 paires de bas, 8 paires de chaussons
- 1 peignoir, 6 serviettes, 7 chemises nuit, 12 mouchoirs,
- 2 chapeaux
- 2 paires de souliers
- un miroir en forme de pastenille et un autre à pignone
- environ 50 volumes de bibliothèque
- 4 contrats de rentes
- les miss de ses sermons tout à M. Codolet s'est chargé, ainsi que du Testament l'acte du 4 mai 1728

Les meubles et les tableaux ont été donnés à M. Honoré Maure, receveur des Domaines patrimoniaux de la ville de Rouen
~~notaire~~ représentant les héritiers
le reste et les biens au M. Codolet

Dlle Thérèse Maure

Joseph François Mainbert, bourgeois d'Orléans, fils unique de feu Jeanne Maure
Honoré Maure, son frère et oncle

UN
CONFRÈRE DE MASSILLON

AU

Collège de Montbrison

Le Père JEAN-JOSEPH MAURE

PAR

L'ABBÉ J.-B. VANEL

du Clergé de Paris



LYON
IMPRIMERIE MOUGIN-RUSAND
3, Rue Stella, 3

1889

UN
CONFRÈRE DE MASSILLON

AU
Collège de Montbrison

CONTRÉE DE MASSILLON

(Extrait de la *Revue du Lyonnais*.)

Château de Massillon

UN
CONFRÈRE DE MASSILLON

AU

Collège de Montbrison

Le Père JEAN-JOSEPH MAURE

PAR

L'ABBÉ J.-B. VANEL

du Clergé de Paris



LYON
IMPRIMERIE MOUGIN-RUSAND
3, Rue Stella, 3

1889

Un Confrère de Massillon

A U

COLLÈGE DE MONTBRISON

Le Père JEAN-JOSEPH MAURE

 N lit dans les *Mémoires* de Bougerel : « Le P. Massillon et le P. Maure étaient nés tous les deux la même année en Provence; ils étaient entrés la même année dans l'Oratoire; ils semblaient s'emparer des suffrages qui n'étaient dus qu'à Bourdaloue (1). »

Ce rapprochement, confirmé par tous les contemporains, nous surprend aujourd'hui; nous ne voyons pas sans quelque étonnement, placer sur le même rang des noms, dont le premier appartient à un maître de la pensée et à un des modèles de la langue française, quand le second serait totalement oublié sans cet illustre voisinage; voilà un motif piquant pour notre curiosité, il y en a d'autres

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence*, par le P. Bougerel. Paris, in-12, 1752.

originaires de la même contrée, engagés dans le même état, appliqués à un ministère commun, les deux oratoriens étaient encore plus unis par une étroite amitié; notre province contribua à resserrer ces liens, sinon à les former, et nous avons pensé qu'à ce titre la biographie du P. Maure ne nous était pas étrangère.

Elle renferme en outre un vrai problème d'histoire littéraire, intéressant à poser et agréable à résoudre : pourquoi le P. Maure ne jouit-il pas de la même fortune que son compatriote fameux, après avoir partagé avec lui les applaudissements de communs auditeurs? Pourquoi ses succès ont-ils été encore plus courts que sa vie? Comment n'a-t-il pas fixé cette renommée, capricieuse et inconstante, je le crains, mais non pas tellement aveugle que ses arrêts soient à ce point revisables?

Les éléments de la réponse à ces questions sont à notre portée; bien que l'on soit condamné à les chercher dans des documents poudreux d'archives, dans des lambeaux de gazettes, dans des recueils de pièces à peu près oubliées, notre peine recevra quelque dédommagement; le profit en sera de ne pas nous trouver en présence d'une de ces injustices, si fréquentes dans l'histoire de toutes les littératures, qui ne mesurent plus le dédain, après avoir exagéré l'enthousiasme; nous n'aurons à accuser ni une erreur de goût dans l'auditoire, ni un enthousiasme frivole et de commande, soutenu par quelque intrigue de cour, ou poussé par la cabale janséniste. L'explication est plus simple. Les forces physiques furent, chez le collègue de Massillon, au-dessous du talent; elles n'en servirent point assez le développement ni le complet exercice; une santé précaire l'arrêta dans sa course; ses débuts l'avaient presque porté au premier rang; mais la faiblesse d'une poitrine délicate, des souffrances

ininterrompues, des infirmités continuelles ne lui permirent pas de s'y maintenir assez longtemps pour y demeurer, même après sa mort, en compagnie de ceux auxquels on l'avait comparé de son vivant.

Quand le fruit se détache trop tôt de la branche qui le présentait aux rayons du soleil, il manque à sa saveur ce je ne sais quoi de parfait et d'inaltérable, produit d'une maturité lentement et régulièrement conduite.

L'histoire du P. Maure nous introduira dans le secret de ses succès; elle nous révélera en même temps ce qu'ils eurent de trop éphémère; nous le rencontrerons associé à son illustre émule, le futur évêque de Clermont, le membre de l'Académie française, partageant avec lui l'attention de la cour et les suffrages des auditoires les plus délicats de Paris; mais il cessera trop tôt de remonter à sa suite dans la chaire qu'ils avaient tant de fois occupée, et il ne lui restera plus désormais uni que par le plus sincère et le plus durable attachement.

Jean-Joseph Maure, ainsi que Massillon, était de Provence; ils naquirent à quelques jours et à quelques lieues de distance; en 1663, celui-ci, à Hyères, sur les rives de la Méditerranée; celui-là, sur les bords du Rhône, dans la vieille cité d'Arles, tout près des ruines de son amphithéâtre, fils de Jean Maure, que ses concitoyens appelèrent à la charge de consul en l'année 1676, et de Lucrece Arnaude. Il étudia dans sa ville natale, où l'Oratoire possédait un collège florissant et sa famille une situation recommandable dans la bourgeoisie (2).

Reçu parmi les disciples du cardinal de Bérulle, le 28 septembre 1680, il put y être conduit, il y fut certainement

(2) Adry. *Bibliothèque nationale*. Manusc., t. IV, 25684, pag. 55 et seq.

recommandé par son oncle, le P. Guillaume Maure, prêtre de sens droit et d'austère vertu.

Lorsqu'il eut parcouru, dans la maison d'Aix, l'année et les exercices du noviciat, de l'Institution, comme on s'exprimait, on l'appliqua, selon l'usage, à l'étude de la philosophie et de la théologie (3).

Avant de quitter Aix pour se rendre à Toulouse, il entrevit probablement Massillon, qui s'y présenta en octobre 1681; la connaissance entre ces deux grands hommes daterait donc de leur première année à l'Oratoire; mais c'est seulement plus tard, au Collège de Montbrison, dans les labeurs communs du professorat, qu'une tendre amitié se formera entre les deux jeunes religieux et se nouera définitivement (4).

Les deux années d'études philosophiques à Toulouse furent suivies de trois autres années de théologie à Saumur, une des écoles les plus renommées et les plus fréquentées de la Compagnie (5).

Elles s'achevèrent sans que rien d'extraordinaire signalât

(3) *Registres de l'Oratoire*. Archives nationales, MM. 583.

(4) *Registres de l'Oratoire*. Arch. nat. MM. 583.

4 octobre 1681. — Le confrère J. Maure, d'Aix à Thoulouze pour étudier en philosophie.

23 septembre 1682. — Les confrères Arcère, Flayosque et Massillon, de l'Institution d'Aix à Arles, en théologie.

D'après ces indications, il y aurait donc une légère erreur dans la citation du P. Bougerel faite plus haut : Maure aurait précédé d'un an Massillon à l'Oratoire; celui-ci n'entra que le 10 octobre 1681, tandis que celui-là avait été reçu le 28 septembre 1680.

(5) *Registres de l'Oratoire*. MM. 583.

18 août 1683. — Le confrère J. Maure, de Thoulouze à Saumur, en théologie.

un talent qui se cachait encore ou des dispositions oratoires qui n'avaient pas occasion de se produire.

De l'étude des sciences sacrées, toujours conformément à la règle commune, le jeune confrère fut destiné à l'enseignement des Belles-Lettres; à la rentrée d'octobre 1686, nous le trouvons désigné pour la quatrième au Collège de Vendôme (6).

Que se passa-t-il pendant son séjour? A quelle espièglerie, excusable peut-être à son âge, si la gravité de son habit et de ses fonctions ne l'eût pas obligé à un sérieux exemplaire, s'abandonna notre oublieux et étourdi régent? Nous l'ignorons; les registres sont d'une discrétion impénétrable, comme tous les papiers officiels, mais la vérité nous oblige à dire qu'on délibéra au Conseil du Régime de renvoyer le coupable dans sa province et dans sa famille; la décision en fut même arrêtée; le remplaçant était choisi et avait reçu son mandat, heureusement l'indulgence et la miséricorde l'emportèrent; on se contenta, après une réprimande sévère, d'un sincère repentir et des promesses d'un amendement complet; probablement que l'intervention en faveur de ce trop léger neveu, du P. Guillaume Maure, alors supérieur de la maison d'Hyères, et jouissant d'une estime qui tenait de la vénération, pencha encore la balance vers la rémission. On fut loin plus tard de s'en repentir; l'année suivante, en 1687, le professeur de Vendôme fut appelé à Montbrison et placé à la tête de la classe de troisième (7).

(6) 18 octobre 1686. — Le confrère Maure, la quatrième à Vendôme.
Idem.

(7) Octobre 1687. — Le confrère Maure, à Montbrison, pour la troisième; à Montbrison de Marseille, pour la seconde; première année, le confrère J.-B. Masseillon.



Massillon y arrivait de son côté pour y faire les humanités (8).

Ce Collège avait été remis à la Congrégation en 1624 ; auparavant sa direction était confiée à un des chanoines de Notre-Dame, pourvu de la prébende préceptoriale ; une taxe prélevée sur les habitants en assurait l'entretien.

(8) Voici quel était le personnel du collège de Montbrison pendant les deux années que Massillon et Maure y furent ensemble.

Pour l'année 1687-1688 :

Le P. Joseph Perrin, supérieur depuis le 26 octobre 1685.

Le P. Antoine Olivier, préfet.

Le P. Louis Nadot, logicien.

Le confrère Paul de Combes, rhétorique.

— Jean-Baptiste Masseillon, seconde.

— Jean-Joseph Maure, troisième.

— Pierre Pajat, quatrième.

— Antoine Jouvenne, cinquième.

Le P. Louis Nadot, professeur de philosophie, tomba malade au mois de décembre et fut remplacé par le P. François Lory, venu de la maison de Grenoble.

Pour l'année 1689-1690 :

Le P. Antoine Faure, supérieur.

Le confrère Paul de Combes, préfet.

Le P. François Lory, physicien.

Le confrère Jean-Baptiste Masseillon, rhétorique.

— Joseph Maure, seconde.

— Pierre Pajat, troisième.

— Joseph de La Pomélie, quatrième.

— François de La Pomélie, cinquième.

Le nouveau Supérieur était nommé à la place du P. Joseph Perrin, qui s'était retiré de la Congrégation ; ils étaient l'un et l'autre Foréziens, le dernier de Chalmazel.

Le confrère Antoine Jouvenne avait été envoyé professer la philosophie à Notre-Dame-de-Grâces (*Registres*. MM. 584).

Une telle organisation était assez rudimentaire; elle fut de beaucoup améliorée, mais la situation matérielle ne cessa d'être en souffrance; les dettes croissaient à l'excès, la ville était fière de posséder un établissement d'instruction, mais elle se disait incapable de tenir ses obligations; il fut même question pendant quelque temps de se retirer (9).

Les dons volontaires vinrent fort à propos suspendre ce fâcheux projet et l'Oratoire ne cessa d'envoyer quelques-uns de ses meilleurs sujets. Nous avons relevé sur les listes les noms des PP. du Breuil, Mascaron, François de Clugny, Claude Masson, prédicateur du roi; de La Tour, supérieur général en 1696; Jean Mérindol, Louis Battarel, Jean-Baptiste Sauge, assistant général; Surian, décédé sur le siège épiscopal de Grasse; François Duguet, Jean et André Terrasson, et d'autres, de qui les talents et les vertus ne furent pas sans considération et ne sont pas restés sans renommée.

Nos deux Provençaux comptèrent parmi les plus célèbres; ils passèrent dans cette capitale du riant Forez certainement deux de leurs plus belles et plus tranquilles années, l'un et l'autre sans ambition, très attachés à leur état, de mœurs irréprochables; leur unique souci était le progrès de leurs élèves; leur gloire, la bonne réputation de la maison.

Une de leurs distractions favorites était la société et la conversation avec les chanoines de la collégiale de Notre-Dame-d'Espérance; dans ce vénérable Chapitre le culte des belles-

(9) Cf. Broutin. *Histoire des couvents de la ville de Montbrison*. Mais surtout les papiers du Collège, aux archives nationales, fonds de l'Oratoire, carton M. 223.

Le livre récent du P. Lallemand, de l'Oratoire, docteur ès lettres, couronné par l'Académie Française : *Histoire de l'éducation dans l'ancien Oratoire*.

lettres se perpétuait avec l'assiduité à la prière, et récemment encore, La Mure, un de ses membres, s'était montré érudit aimable, historien consciencieux, dans ses ouvrages sur la province et sur le diocèse. Nos régents entreprenaient aussi volontiers des excursions sur les bords du Lignon, « coulant tant mollement, » et ils se donnaient le plaisir innocent de lire l'*Astrée* dans les lieux qui l'avaient inspiré; ou bien la dévotion les conduisait en pèlerinage à un sanctuaire fameux, confié aux Oratoriens, à Notre-Dame-de-Grâces, bâtie au sommet d'une abrupte montagne, dominant la rive gauche de la Loire et les rochers sauvages qui enserrent son lit à cet endroit.

Détail à noter, pendant le Carême de 1689, tout en ne songeant guère à leurs destins futurs et sans rêver de passer un jour de leur chaire de grammaire ou de belles-lettres dans la chaire de la chapelle de Versailles, ils entendirent un des prêtres les plus distingués de l'Oratoire, ancien professeur de la maison, le P. Jean Gaichiez, envoyé de Paris. Il est l'auteur fort estimé des *Maximes sur le ministère de la chaire*; l'abbé Du Guet le vantait volontiers, et ses exemples n'étaient pas inférieurs à ses leçons (10).

Maure prolongea son séjour à Montbrison un an de plus que Massillon; il le remplaça dans la classe de rhétorique, à l'entrée de l'année scolaire 1689-1690; il avait successivement professé la troisième et la seconde. De cette ville, il se rendit à Riom; deux ans encore il y enseigna la rhétorique et fut appelé après ce terme aux fonctions de préfet des études (11).

(10) 6 février 1688. — Le P. Jean Gaichiez, de Paris à Montbrison, pour y prêcher le Carême prochain (*Registres des délibérations*. Archiv. nat. MM. 584).

(11) 1690. — Le confrère Maure enseigne la rhétorique à Riom.

Aux Quatre-Temps de septembre, il fut ordonné prêtre, et au mois de novembre 1693, définitivement enlevé aux laborieuses et absorbantes occupations de l'éducation; il est placé en résidence à Clermont, en Auvergne; la carrière apostolique s'ouvre devant son zèle; il est entré dans sa trentième année (12).

Ses débuts comme prédicateur datent évidemment de ce lieu et de cette époque; promptement ses discours furent remarqués et suivis; il se fit entendre avec édification et succès à Caen et à Rouen, dans les chapelles de l'Oratoire; le public partageait l'impression favorable de ses confrères; à Soissons, où il donna le Carême de 1698, dans l'abbaye de Notre-Dame, il emporta tous les suffrages, le moment parut arrivé de le présenter à la capitale (13).

2 mai 1691. — Le confrère Maure, sous-diacre pour l'ordination.

1691. — Le confrère Maure enseigne la rhétorique pour la seconde année.

29 août 1692. — Le confrère Maure, diacre de Riom, se présentera à l'ordination prochaine pour recevoir la prêtrise.

1692. — Le P. Maure, préfet pour la première année (*Registres des délibérations*).

Sur le Collège de Riom, voir l'intéressante étude de M. Marc de Vissac, *Journal de l'Oratoire de Riom*. Riom, 1885.

(12) *Idem*. 2 novembre 1693. — Le P. Maure de Riom à Clermont, résider.

(13) Voici la suite des pérégrinations de notre oratorien jusqu'à sa résidence définitive à la maison de Saint-Honoré :

7 septembre 1695. — Le P. Joseph Maure, de Clermont à Caen, prêcher dans notre église.

19 septembre 1696. — Le P. J. Maure se rendra de Caen à Rouen pour y prêcher dans notre église.

30 décembre 1697. — Maure, de Paris à Soissons, prêcher le Carême prochain dans l'église de l'abbaye de Notre-Dame (Arch. nation. MM. 586).

J'ai hâte de le montrer sur ce retentissant théâtre plus digne de son talent, qui s'y déploiera tout à l'aise dans la chaire de l'église de la rue Saint-Honoré ; il l'occupa pendant l'Avent de 1698, « tous les dimanches et fêtes jusqu'à la Chandeleur. »

Cette église était une des plus fréquentées de Paris ; la proximité du Louvre, à certaines solennités la présence de la Cour, l'attrait d'une musique à laquelle on n'avait à reprocher, que la perfection de ses airs et la trop grande habileté des exécutants, le bon ordre des cérémonies, la pompe des décorations, l'engouement de la mode, je le pense aussi, mais par dessus tout la piété et la régularité des officiants, tout attirait un concours de gens de condition ; juges distingués autant qu'influents, ils donnaient le ton à l'opinion et à la littérature.

La réputation de la Congrégation elle-même était aussi en jeu dans ces occasions éclatantes ; on était convaincu qu'elle ne produisait là que ses sujets les plus sûrs ou bien qu'elle essayait les débutants, sur lesquels les supérieurs fondaient les plus légitimes espérances. A cette place, on n'appréciait pas seulement le prédicateur, dans son sermon on estimait entendre la doctrine et l'esprit de l'Institut tout entier.

La station de l'Avent, à Saint-Honoré, s'ouvrait à la Toussaint, pour finir le 2 février, à la Purification ; on ne prêchait pas durant la semaine, comme dans la plupart des autres endroits, mais seulement les dimanches et les fêtes ; l'Immaculée-Conception, Noël, la Circoncision, l'Épiphanie et les Grandeurs de Jésus étaient célébrées avec la pompe la plus religieuse.

Une pareille carrière était longue autant qu'épineuse ; elle fut tenue avec une éloquence pleine de distinction,

les agréments d'une solidité charmante, une affluence croissante qui dépassa les plus avantageuses prévisions.

M^{me} de Sévigné n'était plus pour recueillir de sa plume alerte les bruits flatteurs et traduire dans une saillie familière et spirituelle le plaisir qu'elle eût éprouvé, comme jadis, quand elle se rendait en Bourdaloue. Mais les carrosses arrivaient en foule; les rues avoisinantes étaient encombrées, et les cochers qui conduisaient leurs maîtres à l'Opéra maugréaient et juraient contre leurs camarades, qui barraient toutes les issues. L'admiration des lettrés est conquise, les dévots sont gagnés, la critique retient ses murmures; la faveur est générale.

L'avenir consacrera-t-il d'aussi prompts succès en leur ajoutant encore? Le P. Maure trouvera-t-il dans une autre assistance plus mêlée une aussi bienveillante opinion? Sera-t-il définitivement rangé parmi les plus brillants et les plus courus des orateurs religieux? La première place que la retraite de Bourdaloue vieillissant laisse vacante lui appartiendra-t-elle?

Les plus sages ne se prononcent qu'avec réserve; ils attendent, pour formuler leur appréciation définitive, le successeur du prédicateur de l'Avent, celui qui est chargé de la station du Carême, débutant aussi et du même âge.

On dit, en effet, beaucoup de bien de cet ancien directeur de Saint-Magloire; les élèves de ce Séminaire ne tarissent pas d'éloges sur les conférences qu'ils ont entendues; des villes de province, Vienne, Lyon, Montpellier, ont seules jusqu'ici goûté sa parole; il s'était longtemps dérobé au périlleux honneur de l'action publique.

On devine sans peine quel est cet oratorien; c'est le compatriote provençal de notre P. Maure, c'est son ancien confrère du collège de Montbrison, son ami, son insépa-

nable concurrent, Massillon ; ils se retrouvent sous le toit de Saint-Honoré pour y vivre, l'un, jusqu'à son élévation à l'épiscopat ; l'autre, jusqu'à la mort ; leur nom et leur gloire associés à cette occasion resteront désormais indissolublement unis.

Le talent et l'art du futur évêque de Clermont le placent du premier coup, comme s'exprime avec quelque emphase un critique du temps, au-dessus de tous les hommes éloquents ; mais la louange qu'il s'attire n'est point un écueil pour la réputation de son prédécesseur. L'un et l'autre sont invités à la Cour : Massillon, pour l'Avent de 1699 ; Maure, pour le suivant ; le premier met fin à la prédication du xvii^e siècle ; le second ouvre le xviii^e, si différent ; mais tous les deux parlent encore la langue de la bonne époque et de la vraie morale évangélique.

La destinée les enchaîne de plus en plus ; on les compare pour les juger ; en les louant on s'applique à mettre en relief leurs qualités communes ; des parallèles chers aux beaux esprits d'alors commencent à circuler et leurs auteurs éprouvent de la difficulté à se décider entre les deux ; ils s'appliquent à tenir la balance à peu près en équilibre.

« Nous avons en leur personne, dit l'un d'entre eux, de quoi nous consoler de la perte de ceux que la politique et l'autorité nous enlèvent.

« Leur destin sera différent : le premier a la vogue, parmi les dames ; le second est du goût de tout le monde. Celui-là sert de modèle à ceux qui aspirent à la chaire ; celui-ci est le modèle même de ceux qui excellent. En un mot, l'un peut être égalé ; l'autre sera toujours inimitable (14). »

(14) *Le Théophraste moderne*, de Brillon. Seconde édition, 1701. Cf.

La station du Carême de l'année 1700 continua de fournir à nos sermonnaires l'occasion de déployer leurs avantages; mais ils ne se produisaient pas afin de recueillir des applaudissements et des flatteries, mince butin pour un missionnaire chrétien; ils s'attachaient uniquement à toucher les cœurs, à éclairer et à ébranler les consciences, à provoquer des retours sincères à la foi et à la piété.

Leur Congrégation était à cette date abondante en religieux distingués, recherchés dans les chaires les plus en vogue; dans cette station en particulier, ils en occupaient au moins sept : Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Gervais, Saint-Leu, Saint-Étienne-du-Mont, Saint-Honoré, Saint-André-des-Arts, Saint-Jean-en-Grève. Les PP. Guibert, de Monteuil, de la Boissière, de La Lanne, Hubert, n'étaient pas sans crédit; les recueils imprimés de leurs discours ne sont plus guère feuilletés aujourd'hui, mais si on a le courage de les ouvrir, on y trouve plus d'un dédommagement; les endroits de bonne marque n'y sont pas trop rares (15).

La critique de ce livre par l'abbé de Villiers, sous le titre : *Sentiments critiques sur les Caractères de M. de La Bruyère*. Michel Brunet, in-12, 1701.

(15) Cf. Hurel. *Les Orateurs sacrés à la Cour de Louis XVI*. Paris, Didier, 2^e édition, 1872.

Liste des prédicateurs pour les stations d'Avent et de Carême à Paris. (Biblioth. nationale. Réserve.)

La plupart de ces prédicateurs éditèrent eux-mêmes leurs sermons ou d'autres de leurs confrères leur rendirent ce service après leur mort. Les préfaces de ces recueils sont intéressantes pour l'histoire de la chaire; celle en particulier que le P. Daniel Hervé plaça en tête des deux volumes de ses sermons mérite de fixer l'attention; elle renferme ce qu'on pourrait appeler les traditions oratoires de la Congrégation du cardinal de Bérulle; on y cite deux lettres du vénéré fondateur à ses disciples sur ce sujet et on y rappelle ce qu'une Assemblée générale

Ces favorables dispositions de la foule plaisaient aux jansénistes ; ils n'étaient pas fâchés de les entretenir ; ils y prenaient, en effet, double plaisir, s'ils n'en retiraient pas toujours sensible profit ; tout ce qui servait de près ou de loin, à temps ou à contretemps, à humilier les Jésuites, leur convenait, et ils se réjouissaient fort de voir passer dans un autre corps l'autorité que Bourdaloue avait acquise au sien.

Sainte-Beuve, en publiant dans son *Port-Royal* une partie de la correspondance inédite de M. Vuillart avec M. de Préfontaine, nous met à l'aise pour recueillir un témoignage contemporain, bien qu'évidemment intéressé.

A entendre ce fervent adepte des exilés de Hollande, les Oratoriens priment hautement et partout ; c'est un bienfait de Dieu, un effet de la grâce efficace.

Le plus populaire et le plus éloquent des Jésuites avait parlé pour la dernière fois à Versailles, devant Sa Majesté, pendant l'Avent de 1697 ; depuis lors, sa vigueur épuisée par un apostolat ininterrompu de trente années, celui que son siècle avait placé au-dessus de l'aigle de Meaux, se réservait pour les exhortations intimes du confessionnal plutôt qu'il ne s'exposait aux émotions fatigantes de la tribune sacrée ; durant ce Carême de 1700, il n'avait consenti à paraître que trois fois dans la chapelle des Nouvelles-Catholiques, au jour de l'Annonciation, le Vendredi-Saint et à Pâques.

Le P. Gaillard, toujours d'après M. Vuillart, était le seul de ses confrères qui fit quelque figure ; encore les commencements avaient-ils été peu encourageants. Le P. de La Rue soutenait insuffisamment sa réputation.

de 1658 avait décidé sur la matière ; le P. Senault avait pris une grande part aux délibérations.

A Saint-Nicolas-des-Champs, le curé, au prône de la messe, avait supplié ses paroissiens de ne pas désertier l'église et de mettre quelque complaisance à venir entendre le prédicateur qu'il leur avait choisi.

La vogue et la mode portaient ailleurs le flot des auditeurs dociles ; ils se partageaient entre Saint-Gervais et Saint-Étienne-du-Mont ; on passait du P. Massillon au P. Maure.

Saint-Gervais, au centre de la ville, avait une enceinte trop étroite ; les chaises retenues d'avance s'y louaient quinze sols ; les gens de qualité et les gens riches y abondaient, mais le désavantage de la situation n'était qu'un mince inconvénient pour Saint-Étienne-du-Mont ; la montagne Sainte-Geneviève ne faisait pas peur, on grimpait jusques là-haut, et les loueuses de chaises, afin de retenir la clientèle, les avaient réduites à quatre sols.

Vuillart est assidu à tous les bons endroits ; il se pique d'honneur de bien renseigner ses correspondants, mais ses préférences sont comme celles du public, il en tient pour Massillon ; il est dans le ravissement au sujet du P. Maure ; il court de l'un à l'autre ; il distribue les jours de la semaine ; il s'estime heureux de ce que le premier se repose le mardi, tandis que le mercredi est le jour d'interruption pour le second ; le dévot auditeur ne prend aucun repos, et à peine rentré chez lui, il saisit la plume pour communiquer ses sentiments et transmettre l'analyse fidèle de ce qui a été traité.

La première lettre du 4 mars contient les portraits des deux stationnaires, pris sur le vif et parfaitement ressemblants.

« Le P. Massillon, y lisons-nous, d'environ trente-quatre ans, a l'air mortifié et recueilli, une grande connaissance

de la religion, beaucoup d'éloquence, d'onction, de talent pour appliquer l'Écriture.

« Le P. Maure, d'environ trente-deux ans, a une belle physionomie, l'air fin, le son de voix plus beau et plus soutenu, l'action plus agréable, une prononciation charmante, a puisé le christianisme dans les mêmes sources, car ils ont les mêmes principes et ont même étudié ensemble et de concert (16). »

Huit jours après, le même chroniqueur bénévole, dont on nous excusera d'épuiser les renseignements, a surpris ses prédicateurs favoris, développant le même sujet; le dessein de leur sermon est identique et leur division est pareille. La voici : la crainte de la méprise dans la vocation, et la nécessité de consulter Dieu et ses ministres pour l'éviter, premier point; danger de cette méprise si ordinaire et si funeste, second point.

« Le dedans du P. Massillon est plus fécond et plus riche; le dedans du P. Maure est moins fécond et moins riche; il l'est cependant, mais le dehors du dernier l'emporte de beaucoup par le son de la voix, la prononciation, l'action. L'onction des deux pénètre. »

Ainsi la première appréciation de ce juge discret, familier aux choses religieuses, se confirme, s'éclaire, se fortifie; elle ne variera guère, et s'il incline à placer au premier rang l'orateur de Saint-Gervais, il convient néanmoins que pour les dons extérieurs, la supériorité appartient et demeure à son rival; et qui donc ignore que si l'action n'est pas toute l'éloquence, ainsi qu'osait l'affirmer Démosthènes, elle en

(16) Cf. Sainte-Beuve. *Port-Royal*, à l'appendice. — *Causeries du lundi*, t. IX.

est la partie la plus admirée, la plus prépondérante et peut-être la moins facile à acquérir et à conserver ?

A plusieurs reprises l'ami de Port-Royal retourne aux sermons qu'il a goûtés et en rend compte à son correspondant. Son enthousiasme persévère, ses éloges ne diminuent pas; la satiété n'y met aucune sourdine désagréable; il évoque au contraire les images les plus gracieuses pour exprimer son contentement :

« Pour le P. Massillon et le P. Maure, c'est une réputation naissante que la leur; elle se soutient bien jusqu'ici, et il y a grand sujet d'en espérer beaucoup pour la suite.

« Nous sommes très redevables à la Provence de nous avoir fourni deux sujets d'un tel mérite. Par ces fruits tout spirituels, elle n'est pas moins une petite Palestine pour nous et une figure du ciel, que par ses figues, ses muscats, ses olives et ses oranges (17). »

La Cour goûta comme la ville le P. Maure et sa méthode de parler si persuasive et si pressante, soutenue qu'elle était par une connaissance approfondie des Livres Saints, ornée par des citations des Pères, aussi ingénieusement choisies que discrètement employées. Le P. Maure prêcha, comme nous l'avons dit, devant le roi, l'Avent de 1700. C'était arriver très vite au sommet des honneurs et obtenir d'emblée un titre envié et rare; les plus chaudes recommandations n'y eussent pas suffi, si un talent extraordinaire ne les avait appuyées.

La coutume avait placé la première prédication au jour de la Toussaint; cette année, la Cour était à Fontainebleau; le Père s'y rendit et prononça son discours le lundi 1^{er} no-

(17) *Idem. Port-Royal.*

vembre, dans la chapelle du château, avant les Vêpres; Dangeau relate le fait dans son journal.

La station fut continuée à Versailles; elle comprit six discours pour les quatre dimanches, le 28 novembre, le 5, le 12, le 19 décembre, pour la fête de l'Immaculée-Conception, le mercredi 8 décembre, et pour Noël, qui fut un samedi. Louis XIV, la maison royale et la Cour assistèrent à toutes ces assemblées, excepté celle du 12; on était parti la veille chasser et passer la semaine à Marly.

En prenant congé de son majestueux auditeur, le stationnaire, « après un très bon sermon, » lui adressa « un très beau compliment; » le prince en fut touché, les courtisans charmés; l'écho en retentit même au dehors. Louis XIV se piqua au jeu et lutta d'amabilité dans sa réponse.

— Nous attendions beaucoup de vous, Monsieur, dit-il au P. Maure, mais vous avez été au-dessus de nos espérances; on ne peut être plus satisfait que je le suis, et toute la Cour paraît l'être, ce n'est pas peu dire à votre gloire.

Et après avoir prononcé ces mots si bien tournés et si flatteurs, dans lesquels il excellait du reste, engageant la conversation :

— Quel âge avez-vous ? demanda le roi.

— Sire, trente-sept ans.

— Vous avez bien employé votre temps.

Et trois ans après l'Oratorien était rappelé au château (18).

(18) Nous transcrivons le laconique Dangeau :

1700. *Lundi 1^{er} novembre* (à Fontainebleau). — L'après-dînée le roi entendit le sermon du P. Maure, de l'Oratoire, qui doit prêcher l'Avent à Versailles.

Dimanche 28 novembre. — Le roi entendit le sermon du P. Maure.

Mais la curiosité publique avait été mise au courant de l'incident; ce compliment déclaré un chef-d'œuvre, on souhaita le lire imprimé; l'auteur auquel on proposa d'y consentir ne céda point; aucune instance ne vint à bout de sa modestie. La duchesse du Maine supplia inutilement; elle envoya même son mari en ambassadeur porter sa requête; elle se contenterait faute de mieux du manuscrit. Le P. Maure se montra très touché de ce désir, mais il répondit qu'il préférerait aller en donner lui-même lecture, et il se rendit à Sceaux au jour indiqué; le salon était rempli d'invités; la maîtresse de la maison donna le signal des applaudissements et des louanges. Telles étaient les mœurs, et dans ce siècle, où les choses de l'esprit étaient si vivement goûtées, les plus légères n'étaient pas les moins

Dimanche 5 décembre. — Le roi alla au sermon.

Mercredi 8 décembre. — Le roi, après avoir entendu le sermon à Vêpres.....

Dimanche 12 décembre. — (Le roi est à Marly.)

Dimanche 19 décembre. — Le roi alla au sermon.

Samedi 25 décembre. — Le P. Maure prêcha et fit un très bon sermon et un beau compliment dont le roi et les courtisans furent fort contents.

1704. Samedi 1^{er} novembre. — Le roi, Monseigneur et Messeigneurs ses enfants firent leurs dévotions; ils entendirent après dîner le sermon du P. Maure, qui doit prêcher cet Avent.

Dimanche 30. — Le roi entendit le sermon du P. Maure, qui prêche cet Avent.

Lundi 8 décembre. — Le roi et toute la maison royale entendirent le sermon.

Dimanche 14 décembre. — (A Marly, à la chasse.)

Dimanche 21 décembre. — Le roi et toute la maison royale entendirent le sermon.

Jeudi 25 décembre. — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée.

recherchées; le fond de préciosité du début du règne n'avait pas entièrement disparu.

Bossuet portait dans ses jugements une autre indépendance et une autre autorité; il entendit notre prédicateur et son appréciation, que l'abbé Le Dieu nous a conservée, confirme nos propres sentiments.

« Le mercredi 8, fête de la Conception, notre prélat a ouï le sermon du P. Maure, de l'Oratoire, et il a loué la pureté du style, la netteté, les tours insinuants et pleins d'esprit, mais il y a trouvé ni sublimité ni force; il le tient même au-dessous de son confrère le P. Massillon.

« Le roi a dit mille biens en public de son prédicateur (19). »

Les restrictions apportées à cet éloge, et que la plume du chanoine secrétaire a peut-être amplifiées, ne sont pas nouvelles ni faites pour étonner; l'évêque de Meaux les avait déjà formulées à propos de Massillon; elles tiennent à l'opinion qu'il s'était formé du sermon et à la méthode qu'il avait adoptée; il se plaignait que le nouveau genre de prédication abandonnât trop l'exposition des mystères pour s'attacher aux peintures morales; les orateurs démontraient moins et exhortaient davantage; c'était un signe des temps, et Bourdaloue, pour rappeler un mot de La Bruyère, faisait alors bien plus de mauvais copistes que Bossuet n'avait suscité d'injustes censeurs; du reste, les assemblées se montreront d'ordinaire plus sensibles à ce qui touche la conscience, le devoir, le train de la vie, qu'à l'enseignement d'un dogme accepté d'avance par leur foi sincère et docile;

(19) *Journal de l'abbé Le Dieu*, t. II, p. 165. D'autres avant nous ont remarqué que Bossuet se montrait facilement sévère pour les débutants; Bourdaloue accordait plus d'indulgente sympathie.

notre propre cœur, si familier qu'il nous soit devenu, ne cesse pas d'être ce qui nous intéresse le plus ; nous sommes toujours prêts à l'explorer à nouveau, en compagnie d'un guide expérimenté et bienveillant.

Pour être complet et épuiser les témoignages contemporains, nous rappellerons aussi une plainte de Faydit ; ancien oratorien, ancien professeur à l'Académie de Notre-Dame-de-Grâces, ce critique avait dû quitter l'Institut, après avoir remis à l'impression certaines thèses sur la philosophie cartésienne, contre le gré de ses supérieurs ; esprit original, mais assez mal équilibré, plus caustique que sérieux et dont la science l'emportait sur le jugement, il trouva le moyen d'être en guerre avec tout le monde par son érudition agressive, et critiqua les auteurs de son siècle avec des remarques sur Virgile et sur Homère. Engagé dans de retentissants débats avec Malebranche, à propos de métaphysique, il reproche assez vivement au P. Maure et à l'évêque de Senes d'attaquer ses livres en chaire et de prendre parti contre lui dans des questions où la théologie est étrangère. Ses récriminations étaient-elles fondées ? Il nous est impossible d'en décider faute de preuves, mais nous constatons au moins que Faydit appréciait l'éloquence de son ancien confrère ; il lui faisait honneur en le rapprochant de Soanen, qu'on avait appelé un des quatre évangélistes de la Congrégation (20).

La fortune du P. J. Maure ne paraissait donc plus destinée qu'à s'accroître en suivant son cours naturel ; l'apôtre se réjouissait moins de la gloire dont il avait modestement accepté les premières et douces avances, que de l'autorité

(20) Faydit. *Remarques sur Virgile.*

plus haute que son ministère tirait de ces honneurs. Mais déjà la faiblesse de sa poitrine ne servait qu'imparfaitement les ardeurs de son âme et les élans de son zèle; de tristes pressentiments le gagnaient et ils assombrissaient l'avenir. Dans le cours de ses prédications, nous ne tarderons pas à remarquer des arrêts subits, des interruptions assez longues, jusqu'à ce que, vaincu par les infirmités, il s'arrête définitivement. Il descendra sans se plaindre de ces chaires fameuses où tant de célébrité l'avait payé de ses peines, il s'enfermera dans le silence d'une cellule, en tête à tête avec la plus insupportable des compagnies, la maladie lente et sûre, qui traite notre corps comme une proie abandonnée, en laissant à l'âme toute la faculté de souffrir, avec l'amer désenchantement de son impuissance.

Cette carrière oratoire, malgré les suspensions que nous avons signalées se prolongea jusqu'en 1715; nous avons pu dresser la liste de ses principales étapes; nous la donnons d'abord tout simplement.

Le P. J. Maure prêcha :

En 1698. — A la chapelle de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, tous les dimanches et toutes les fêtes jusqu'à la Chandeleur.

En 1699. — L'Avent aux Nouvelles-Catholiques.

En 1700. — Le Carême à Saint-Étienne-du-Mont et l'Avent, à Versailles, devant le roi.

En 1701. — Le Carême à Notre-Dame; pendant l'Avent, le premier dimanche chez les religieuses de Saint-Dominique-de-la-Croix de Charonne; le second, aux religieux de la Merci, en face de l'hôtel de Guise.

En 1702. — Le Carême à Saint-André-des-Arts; à l'Avent, un sermon unique aux Nouvelles-Catholiques, pour la Circoncision.

En 1703. — Le Carême à Saint-Jean-en-Grève; pas d'Avent.

En 1704. — Le Carême à Saint-Leu et l'Avent à la Cour, pour la seconde fois.

En 1705 et 1706. — Il n'est désigné pour aucune paroisse.

En 1707. — Il prêche le Carême aux Prémontrés de la rue Hautefeuille, et l'Avent aux Carmélites de la rue Saint-Jacques.

En 1708. — Le Carême à Saint-Paul, et l'Avent aux Enfants-Rouges.

En 1709. — Le Carême à Saint-Eustache et l'Avent aux Nouvelles-Catholiques.

En 1710. — Le Carême, mais seulement les dimanches et les fêtes, dans l'église de la rue Saint-Honoré; l'Avent, au monastère des Théatins, Sainte-Anne-la-Royale.

En 1711. — Le Carême à Saint-Barthélemy, l'Avent au Petit-Saint-Antoine.

En 1712. — Le Carême à la Sainte-Chapelle, l'Avent aux Filles Saint-Thomas.

En 1713. — Le Carême à l'hospice de la Charité, desservi par les Frères de Saint-Jean-de-Dieu; l'Avent à l'Oratoire.

En 1714. — Le Carême de nouveau à l'Oratoire, l'Avent à Saint-Germain-l'Auxerrois.

En 1715. — Le Carême, deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, à la Merci; l'Avent à Sainte-Croix de la Bretonnerie.

Au total nous ne trouvons, pour une période de dix-sept ans, que treize Carêmes et douze Avents, rarement l'un et l'autre dans la même année, et encore beaucoup de ces stations ne comprennent pas tous les sermons habituels. On sent que le prédicateur est condamné à compter avec ses forces; il se ménage même trop peu, et après l'intervalle de silence et de repos de 1705 et de 1706, il se dépense à nouveau avec un zèle imprévoyant; il reprend ses apostoliques labeurs, mais à l'onéreuse condition de ne prêter nulle attention à une santé languissante et à des infirmités précoces, qui lui imposaient une héroïque patience.

L'énergie de la volonté, la résignation, la vertu ne cessèrent pas de se tenir fermes dans cette épreuve; mais l'esprit eut probablement plus de peine à trouver toute sa liberté et toute son application; les dons extérieurs plus fragiles furent emportés les premiers et les facultés intellectuelles n'atteignirent pas la perfection pour laquelle elles semblaient créées, où elles se seraient certainement élevées, servies par un organisme plus vigoureux.

Cependant à la fin, comme au début, la renommée rapproche encore le P. Maure du plus illustre de ses confrères, le P. Massillon; ils ont continué à se suivre dans cette carrière, qu'ils semblent parcourir avec le même succès et un talent presque égal; il n'y a presque pas une seule église, dans laquelle le P. Maure soit invité, qui n'ait entendu, avant ou après lui, les accents pathétiques de Massillon; on ne jouit pleinement de l'éloquence de celui-ci qu'en nourrissant l'espérance de posséder celui-là ou le souvenir

de l'avoir applaudi. Rien de plus aisé et de plus convaincant que de restituer le parallélisme.

On les trouverait se succédant pour ce fraternel apostolat, sans parler de Versailles et de la maison de Saint-Honoré, dans les paroisses de Notre-Dame, Saint-Leu, Saint-Paul, Saint-Eustache, Saint-Germain-l'Auxerrois; le même avantage est obtenu par les communautés les plus célèbres, en particulier par les Nouvelles-Catholiques, les Prémontrés, les Enfants-Rouges, près du Temple. Quand l'association est brisée par la maladie du premier, le second n'est pas éloigné du terme de sa carrière oratoire; encore deux ans, et la charge épiscopale l'enlèvera pour toujours à Paris; il se réservera tout entier pour son troupeau; il lui consacrera toutes les ardeurs de son cœur et tous les accents de sa voix. Mais en Auvergne, il songe encore à ce cher rival, reclus de sa cellule oratorienne; il se rappelle leurs communs labeurs et leur inaltérable amitié; il lui écrit :

« Nous nous avançons tous les jours vers l'éternité. Votre sort est infiniment préférable au mien; vous paraîtrez devant Dieu avec une sainte confiance. Vous lui présenterez des croix, des afflictions, des maladies; pour moi, je ne pourrai lui offrir que de vains titres, que des dignités (21). »

Ces consolations avaient quelque chose de prophétique, ou plutôt elles étaient probablement une réponse à des pres-

(21) Cette lettre citée par Bougerel (*Mémoires pour servir à l'histoire*, etc.), ne l'est que de mémoire. « En 1727, dit cet écrivain (*loc. cit.*), Massillon écrivit au P. Maure une lettre que j'aurais rapportée ici, si j'avais pu en recouvrer une copie, je me souviens seulement que le prélat lui disait..... »

Cf. un article dans le *Mercur*, du même P. Bougerel, mars 1728 : *Éloges des PP. Maure et Reyneau*.

sentiments, que le correspondant de l'évêque de Clermont ne dissimulait plus ; peu de mois après, ils se réalisaient trop promptement ; le 28 janvier 1728, le P. Jean-Joseph Maure s'éteignait doucement, il avait cessé de souffrir, et sa bouche trop tôt close pour l'éloquence se fermait aussi à la prière.

Les échos de cette voix touchante, plus persuasive que forte, ne sont même pas arrivés jusqu'à nous ; rien n'a été publié ni conservé des manuscrits de notre orateur ; en mourant, il les légua au P. Codolet, mais nous ignorons leur sort.

Ils ne furent certainement jamais tirés des cartons de son héritier ; deux recueils néanmoins ont successivement paru sous le nom du P. Maure ; leur histoire est assez piquante et capable d'intéresser d'autres que les bibliophiles de profession ; nous nous y arrêterons un instant, ce sera le complément de notre étude.

Ces recueils sortent des presses de François Foppens, à Bruxelles, un libraire qui avait la spécialité de ces sortes de contrefaçon ; celle-ci est double du reste, car les discours ne sont pas du P. Maure et ils n'appartiennent pas davantage aux prédicateurs auxquels ils avaient une première fois été attribués.

Un des ouvrages ainsi démarqués est de l'année 1734 ; il fut présenté sous ce titre : *Recueil de sermons sur les Évangiles du Caresme et sur les mystères de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, avec quelques panégyriques et autres sujets*, par le P. Maure, prêtre de l'Oratoire. *Nouvelle édition*. A Bruxelles, chez François Foppens, au Saint-Esprit.

C'est tout simplement une nouvelle édition des sermons du P. de La Rue, saisis pendant qu'ils étaient débités, arrangés, tronqués, et reproduits contre l'intention et malgré les protestations du célèbre jésuite, et augmentée de pièces

prises de toute provenance. Adry n'a pas soupçonné cette mauvaise foi, et dans sa *Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire* (Manusc. de la Biblioth. nation.), il accepte pour l'Oratorien tout ce que l'on dit du confrère de Bourdaloue ; sa facilité pour la poésie, ses relations avec Corneille, et le parallèle, intéressant du reste et fort bien écrit, avec Massillon.

Cette édition comprend trois tomes in-12 : le premier a 516 pages, sans la préface ; le second, 542 ; le troisième, 599 ; le frontispice est in-octavo, mais il semble ajouté. Nous ne serions pas éloigné de croire, d'après cet indice, que ce frontispice seul est nouveau. A cette date, en effet, le P. La Rue avait lui-même donné au public ses sermons ; il fallait bien écouler ce qui restait de l'ancienne édition, incorrecte autant qu'incomplète, on imagina de la faire passer sous le nom d'un mort incapable de réclamer, assez fameux pour fournir quelque crédit à la spéculation. Le procédé pour ingénieux qu'il soit n'est guère honnête, mais de l'autre côté de la frontière les soucis sur ce point sont légers.

La supercherie fut renouvelée : lorsque le P. Joseph Massillon commença en 1745, pour finir quatre ans après, la publication des sermons de son oncle, l'évêque de Clermont, les éditions successives de Trévoux, dont la cinquième et dernière porte le millésime de 1740 et le nom de Lyon, perdaient tout débit. Comment continuer la vente ? Le P. Maure fournit le manteau ; le même libraire Foppens donna cinq volumes intitulés : *Sermons choisis pour l'Avent et pour le Caresme et sur divers sujets, par le P. Maure, de l'Oratoire.*

C'est le Massillon de Trévoux, de 1740, avec la préface et jusqu'aux approbations, signées par les censeurs parisiens. On n'est vraiment pas plus sans gêne ni plus naïf.

Quatre volumes sont consacrés aux sermons, le cinquième aux oraisons funèbres. Tout le monde y reconnut son bien et le réclama, excepté l'auteur supposé, qui protesta contre le travestissement que les copistes lui avaient fait subir, et prit même un privilège royal dont il n'usa jamais pour arrêter la fraude.

Nous avons essayé de rendre à chacun son bien propre, sans aboutir à une complète répartition ; d'autres plus heureux ou plus patients achèveront peut-être ces fastidieuses recherches. Voici du moins ce qui est certain.

Les sermons sont au nombre de cinquante-quatre, et en outre deux vêtures, trois panégyriques et huit oraisons funèbres.

Trente-six appartiennent à Massillon ; trois au P. Bretonneau, jésuite, qui en revendiqua la paternité ; quelques autres sont l'œuvre du P. de La Rue, de Poncet de la Rivière ; nous en avons trouvé un du P. Jean-Gaspard Dufay, jésuite, sur le péché d'habitude. Les deux panégyriques de saint Louis et de saint Benoît ont été composés également par Massillon ; il est encore l'auteur des deux discours de profession.

La supercherie relative aux oraisons funèbres est plus grossière encore. Aucune évidemment n'est du P. Maure, qui n'en prononça jamais ; sur huit, trois reviennent à Massillon ; ce sont celles de Villeroy, archevêque de Lyon ; de Villars, archevêque de Vienne ; de François-Louis de Bourbon, prince de Condé.

Les suivantes doivent se distribuer ainsi :

L'oraison funèbre de Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé (Notre-Dame, 19 août 1709), au P. Gaillard, jésuite.

L'oraison funèbre de Monseigneur Louis, dauphin, à Poncet de la Rivière (Saint-Denis, 18 juin 1711).

L'oraison funèbre de Monseigneur le dauphin et de Madame la dauphine, à Maboul, évêque d'Aleth (Saint-Denis, 18 avril 1712).

L'oraison funèbre de Monseigneur Charles de France, duc de Berry, à l'abbé Prévost (Saint-Denis, 16 juillet 1714).

L'oraison funèbre de Louise Hollandine, palatine de Bavière, abbesse de Maubuisson, à Jacques Maboul, évêque d'Aleth (1709).

Il faut donc se résigner et renoncer à rien découvrir et à rien lire de notre ancien professeur Forézien ; ce n'est qu'avec la physionomie que lui ont trouvée ses contemporains qu'il nous apparaît ; elle est belle encore, mais avec ce je ne sais quoi de voilé et de sympathique, où manque un rayon de gloire illuminateur.

Les auditeurs qu'il gagnait par sa parole et qu'il convertissait par ses vertus, lui ont donné place auprès de Massillon ; gardons-nous d'être moins indulgents, peut-être cesserions-nous d'être justes ; le prédicateur vaut ce que l'estiment ceux qui l'écoutent. Nous attristerions, en tous cas, dans sa tombe, un de nos compatriotes, ami des deux oratoriens, qui les avait connus au collège de Montbrison, en professant avec eux. Jean François Duguet, curé de Feurs, après sa sortie de l'Oratoire, écrivait dans ses *Mémoires* :

« Depuis le 2 septembre 1688 que je suis curé de Feurs, j'ai vu un grand nombre de personnes de ma connaissance, ou de mes amis, ou de mes voisins faire fortune.....

« Les PP. Maure et Massillon, prédicateurs du roi (22). »

(22) (*Recueil de Mémoires et de Documents sur le Forez*, publiés par la Société de la Diana, t. VI. Saint-Etienne, Thiollier frères, 1880.)

Ainsi dans une petite ville du Forez et sous le toit de son humble presbytère, on pensait comme à Paris et comme à Versailles, et les deux noms se retrouvaient sous la plume de leur ancien confrère, associés l'un à l'autre, ainsi que dans les applaudissements de la renommée ; humble et touchant hommage ignoré de ceux qu'il regardait, mais auquel la postérité a raison d'être attentive.

On nous pardonnera d'avoir repris les considérants de ce jugement et d'avoir tenté de mettre en lumière ce qu'il contenait de légitime et d'irréformable.



LYON. — IMPRIMERIE MOUGIN-RUSAND.

I

De l'Imprimerie de la Veuve L. VAUGON, rue de la Huchette, au Joly-Bois.

FACTUM SIGNIFIE.

POUR le Sieur CHASTENET DE LA BRUNETIERE,
Deffendeur.

CONTRE Monsieur de Loffendiere Conseiller de la Cour des Aydes &
Confors, Demandeurs.

LE S Parties se trouvent parentes au même degré de Damoiselle JEANNE-FRANÇOISE CANT, decedée Fille majeure; il n'y a pas de doute qu'en cette qualité, elles succedent *in viriles partes*, aux meubles & acquêts de la deffunte; aussi le partage en a-t'il esté fait; & c'est ce qui ne forme point de difficulté.

Mais parmy les propres de cette succession, on trouve la Terre & Seigneurie de Prenange, avec la Métairie de Praille. Il s'agit donc de sçavoir si ces Heritages sont d'anciens propres paternels, & en ce cas, ils doivent appartenir au Deffendeur, qui est seul heritier du costé & ligne du pere; ou si ils sont propres naissans maternels, & en ce cas les Demandeurs, heritiers du costé de la mere y succederoient.

La décision de cette Question, dépend du seul point de sçavoir, à quel titre la deffunte possedoit ces heritages: Si ils luy estoient échûs de la succession de son pere, ou de celle de sa mere; ce point s'éclaircit en representant l'état de sa famille.

Elle estoit fille de Pierre Cant de la Sauvagere President en l'Election de Thoüars, & de Dame Jeanne de Loffendiere, qui en mourant, laisserent trois Enfans, sçavoir François Cant, Marie-Anne & Jeanne-Françoise Cant, *de cujus Bonis agitur*.

Pierre Cant & Jeanne de Loffendiere furent mariés en 1658; leur Contrat de Mariage porte que la Dot de celle-cy consistoit uniquement dans la somme de 12000. livres, dont 1500. livres entrèrent dans la communauté, & le surplus montant à 10500. livres fut stipulé propre à elle & aux siens de son costé & ligne.

Par une autre Clause, il fut permis à Jeanne de Loffendiere & aux siens de renoncer à la communauté, ce faisant, de reprendre ce qu'elle y apportoit.

En 1669. elle se fit separer de Biens par Justice, d'avec Pierre Cant son mary; mais la Sentence de séparation ne fut point suivie de vente des meubles.

En 1677. Pierre Cant mourut, & laissa Jeanne de Loffendiere veuve avec trois enfans, qui estant mineurs tomberent sous la Tutelle naturelle de leur mere commune, suivant l'Article 305. de la Coutume de Poitou, qui regit la Ville de Thoüars. Elle ne fit point d'Inventaire, quoyque cette Coutume en l'Article 307. le prescrive à la mere Tutrice comme un devoir indispensable.

Elle a jouï du bien de ses mineurs, & même depuis leur majorité, jusques à sa mort survenue le dernier Aoust 1704. Elle a toujours jouï confusement, & sans leur avoir rendu compte de la Tutelle.

Le 14. Novembre 1695. elle s'avisa d'obliger Marie-Anne, & Jeanne-Françoise Cant ses deux Filles, de signer un Acte qu'elle fit dresser par un Notaire de la Ville de Saumur, où elles les mena pendant l'absence.

2

de François Cant leur frere, qui estoit pour lors à Paris. Elle les fait parler dans cet Acte, tant en leur nom que comme se faisant fort de François Cant leur frere. Elle se fait reconnoître creanciere de la succession de son mary pour ses Reprises, Conventions matrimoniales & de plusieurs autres sommes, pour le payement desquels elle se fait délaïsser la Terre de Prenange & la Métairie de Praille qui estoient d'anciens propres de Pierre Cant, qui par sa mort en avoit saisi ses trois enfans ses heritiers naturels, il fut au surplus ajouté une condition de remere pendant l'espace de neuf années.

La précaution qu'elle prit de passer cet Acte dans le temps de l'absence de son fils, & dans une Ville éloignée de sa demeure, fait assez sentir qu'elle le regardoit elle-même comme injuste & qu'elle le vouloit tenir secret. L'évidence de l'injustice paroît même sensible; car n'ayant jamais apporté à son mary que 12000. livres, elle ne pouvoit estre creanciere de plus grande somme sur sa succession, & elle estoit presumée en avoir esté payée par tout le mobilier, dont elle s'estoit emparée, sans avoir fait Inventaire ni Vente; & par la jouissance confuse du Bien de ses Enfans, dont elle n'avoit jamais rendu compte; quoyque cette jouissance renfermât l'espace de dix-huit années à compter du jour de sa Tutelle jusques l'Acte de 1695.

François Cant n'auroit eu garde de consentir cet Acte, si l'on confidere que comme aîné mâle il avoit, aux termes de la Coutume, les deux tiers de ces Heritages qui sont féodaux & son droit de préciput. D'ailleurs supposé que sa mere eût esté creanciere, il n'auroit esté tenu de la dette que pour sa cote-part, le préciput de l'aîné dans les Fiefs ne le chargeant pas plus de dettes personnelles que ses puînez.

Que ses sœurs eussent signé cet Acte, tant leur nom, que comme se faisant fort de luy, cela ne l'engageoit en rien, dès qu'elles y avoient parlé, sans qu'il leur eût donné pouvoir. Il auroit pu l'approuver par la suite, mais c'est ce qu'il n'a jamais fait.

Il l'a même ignoré tant que sa mere a vécu; il est prouvé dans l'Instance que Monsieur le Duc de la Tremouille ayant intenté un grand Procès pour des Droits de Biens & de Corvées qu'il prétendoit dans toute l'étendue de sa Duché de Thoirs, les Seigneurs particuliers intervinrent pour soutenir leurs Hommes & Tenanciers, & que François Cant comme Seigneur de Prenange fut du nombre des Intervenans; sa Requête d'intervention est du 2. Decembre 1697. & il fut du nombre des Seigneurs qui furent condamnés par l'Arrest rendu en faveur de M^r de la Tremouille le 21. Mars 1699. François Cant se regardoit donc comme propriétaire incontestable de la Seigneurie de Prenange, & sa mere n'osa entreprendre de se prévaloir contre luy de l'Acte du 14. Novembre 1695. puisque dans un Procès d'éclat & qui intéressa toute la Province, elle le vit agir comme propriétaire.

De plus, & cecy est très-important, il est prouvé qu'en 1707. François Cant se presenta pour porter au Seigneur de Montreuil-Bellay la foy & hommage, tant pour luy que pour ses sœurs *en qualité d'Heritiers de Pierre Cant leur pere*, pour les Heritages dont il s'agit; car l'aîné couvre le Fief pour luy & ses puînez, comme estant leur chef.

Le Procureur Fiscal s'opposa à cet offre de foy & hommage, *en qualité d'Heritiers de Pierre Cant*, prétextant que Jeanne de Lossendiere avoit esté reçue en foy, comme propriétaire des mêmes Heritages en vertu de l'Acte du 14. Novembre 1695. François Cant prit communication de cet Acte, & repoussa l'opposition du Procureur de Cour *en représentant que cet Acte luy avoit esté jusqu'alors inconnu. Qu'il ne pouvoit luy nuire, parce qu'il avoit esté fait sans son pouvoir & sans qu'il l'eût jamais approuvé, & que sans doute, il avoit esté passé collatoirement entre sa mere & ses sœurs à son insçu & dans la vûe de le frustrer des Droits de Préciput qui luy estoient acquis par la Coutume.*

3
La deffense de François Cant estoit sans replique, s'il estoit vray que ses sœurs se fussent fait fort de luy sans son pouvoir & qu'il n'eût point approuvé l'Acte. Il falloit pour éclaircir ce Fait, appeller ses sœurs en cause, & ce fut aussi ce que le Juge de Montreuil-Bellay, devant qui la contestation fut agitée, ordonna par Sentence du 30. Mars 1707. où les Moyens respectifs de François Cant & du Procureur Fiscal sont rapportés.

Or les sœurs ayant esté appellées, elles declarerent formellement par leurs Deffenses du 20. Decembre 1707. *Que ç'avoit esté pour obéir au Commandement absolu de leur mere qu'elles avoient consenti l'Acte de 1695. sans l'avis & sans la participation de leur frere; qu'elles entendoient qu'il demeurât nul & sans effet, & consentoient que les heritages dont il s'agit fussent mis en partage avec les autres biens de la succession de leur pere commun, le Préciput réservé à leur frere dans les Fiefs.*

Ne pouvant plus rester de difficulté, le Juge par Sentence du 11. Decembre 1708. decreta l'approbation des Demoiselles Cant de l'offre d'hommage fait par leur frere *en qualité d'heritiers de leur pere*, & en conséquence ordonna qu'ils fourniroient Aveu & dénombrement, & ils le fournirent le 2. Aoust 1709. enforte qu'il est évident que François Cant & ses sœurs n'ont point entendu posséder les heritages dont il s'agit, autrement que *comme heritiers de leur pere*, pour les parts que chacun d'eux y avoit, suivant la coûtume des lieux.

Marie Cant est morte la premiere, ensuite François Cant; tous deux sans enfans; ainsi la portion de la sœur, qui estoit une moitié dans le tiers des biens en question; & celle du frere qui consistoit dans les deux tiers de ces mêmes Heritages, tout est échû à Jeanne-Françoise *de cujus bonis agitur*. N'est-il pas sensible que cette derniere, n'a possédé les Heritages dont il s'agit, que sous le même titre de propres paternels, sous lequel son frere & sa sœur précédéde les avoient toujours tenus?

OBJECTIONS DES DEMANDEURS.

Ils conviennent que ces heritages ont esté un ancien Patrimoine de Pierre Cant de la Sauvagere, comme luy estant advenus par successions de ses Ancêtres, & que par conséquent, ils estoient dans ses enfans d'*anciens propres paternels*. Mais ils soutiennent que l'Acte de 1695. en a changé la nature; qu'ils sont devenus acquêts à la mere, & que ses enfans ne les ont possédez que comme ses heritiers, par conséquent, comme propres naisans maternels.

REPONSES.

L'erreur de cette proposition est tout-à-fait sensible, & on ose dire qu'elle n'est pas soutenable.

1^o. Cet Acte n'a jamais pû produire aucun effet à l'égard de François Cant qui n'y a point parlé, qui n'a point donné pouvoir de le consentir, & qui loin de l'approuver, l'a formellement combattu & réclamé contre. Ainsi les deux tiers qui luy appartenoient dans ces heritages, n'ayant esté possédés par luy *qu'au seul titre d'heritier de son pere*; ils n'ont pû de même estre possédés après sa mort par ses heritiers *qu'au même titre de propres paternels*. Ce sont d'anciens propres qui ont suivi leur ligne, & qui passent à l'heritier tel que le deffunt les possédoit.

2^o. Si l'Acte de 1695. avoit produit effet à l'égard des sœurs, il n'en auroit certainement produit qu'à l'égard du tiers qu'elles avoient dans ces heritages. Mais il n'a pas moins esté nul & sans effet quant à elles, que quant à leur frere & cecy par deux raisons.

La premiere, parce que l'Acte même leur a réservé la faculté de reméré pendant neuf ans; le temps du reméré n'estoit point encore expiré lors du

decès de la mere ; l'action du reméré active & passive a esté confusée en elles par la mort de celle dont elles ont esté heritieres dans le même temps qu'elles l'estoient aussi de leur pere. La confusion, qui éteint de droit toute action & tout droit personnel, a fait, qu'elles sont censées avoir repris de leurs propres mains, & en vertu de cette clause de reméré, le tiers qu'elles pouvoient avoir vendu sous cette faculté par l'Acte de 1695.

La seconde, parce que cessant même la clause du reméré, elles pouvoient de leurs chef requerir la nullité & résolution de cet Acte de 1695. & en même temps, comme représentant leur mere en qualité d'heritieres, elles avoient le droit de consentir cette résolution, de même que leur mere l'avoit. Les Actes n'ont de force & ne subsistent que par la volonté des deux Parties qui ont contracté : le Concours de leur mutuelle volonté contraire les détruit, *contraria voluntate dissolvuntur*. Le concours des deux volontés s'est rencontré dans les Damoiselles Cant devenues heritieres de leur mere ; elles ont déclaré leur volonté, d'annuler & resilier l'Acte par leurs deffenses du 20. Decembre 1707. La résolution a donc eü des lors son plein effet. Elles se sont trouvées au même estat qu'elles étoient avant cet Acte. Par conséquent leurs tiers dans les heritages dont il s'agit, leur a esté propre paternel comme il leur estoit avant l'Acte.

Penser autrement, seroit forcer toutes les plus saines maximes, notamment dans la matiere des propres. L'attention de nostre droit coutumier à conserver les anciens propres dans les familles, & à les faire couler toujours dans leurs lignes, est telle, qu'en tous les cas où l'on a mis en doute, si d'anciens propres avoient changé de nature, les Arrests ont toujours déterminé la décision pour la nature de propre ancien, en faveur des heritiers de la ligne, dans laquelle ils ont si long-temps fouché.

Ainsi, par exemple dans le cas d'une Fille, qui renonce à la succession de son pere, & qui prend en payement de sa dot promise en deniers, un heritage de son pere ; l'on a jugé que cet heritage luy estoit propre paternel. Quoique prendre en payement soit dans la regle generale un acquest, *datio in solutum vicem venditionis obtinet*. L'on a jugé de même dans le cas d'un fils heritier beneficier, qui s'est fait adjuger par decret, un heritage de son pere en déduction de ses Créances, que cet heritage luy est propre paternel, quoiqu'il n'y ait point d'acquest plus formel que celui qui se fait par decret. Le même esprit a fait décider que l'heritage venu par retrait lignager, est propre de ligne au retrayant, quoiqu'il en paye le prix en entier, de même que s'il l'acheproit.

Qu'elle violence ne faudroit-il donc pas faire, non seulement à cette regle coutumiere, mais encore à tous les principes, si pour favoriser la prétention des Demandeurs, l'on vouloit regarder les heritages dont il s'agit, comme propres maternels, quand l'on voit qu'à l'égard des deux tiers que François Cant y avoit, ils n'ont pas cessé un instant d'être propres paternels, les ayant toujours possédé & transmis comme tels à ses sœurs qui luy ont succédé, & qu'à l'égard du tiers qui appartenoit à celles-cy de leur chef, l'Acte de 1695. où elles ont seules parlé, a esté annulé & résolu.

OBJECTION.

Les Demandeurs objectent que François Cant ne s'est point pourvû contre l'Acte de 1695. devant ni après la mort de sa mere ; que cette derniere a jouï, tant qu'elle a vécu en vertu de cet Acte, & que les Damoiselles Cant n'ont ni intenté l'action de reméré, ni fait rendre de Sentence qui ait annulé cet Acte.

R E P O N S E.

1°. François Cant n'a pas eû besoin de se pourvoir contre cet Acte, qu'il n'avoit point consenti, ni donné pouvoir de consentir. Il luy a suffi de le désapprouver aussi formellement qu'il a fait dans l'Instance, contre le Procureur Fiscal de Montreuil Bellay. Cet Acte en un mot, par rapport à luy, a esté *res inter alios acta* qui n'a pû luy nuire.

2°. La mere n'a point joiü de l'aveu de François Cant son fils, en vertu de l'Acte de 1695. dont il n'avoit aucune connoissance; mais ayant commencé de joiür à l'instant du décès de son mary comme Tutrice, elle a continué ce même titre de possession, n'ayant jamais rendu compte de la Tutelle. Ses enfans ont eû cette déference pour elle; mais toujours François Cant s'est tellement regardé comme le véritable Propriétaire, du vivant de sa mere, qu'il a agi comme tel au scû & vû de la mere même, sur tout dans la grande Instance de Monsieur le Duc de la Tremouille.

3°. Si les Demoiselles Cant n'ont point intenté d'action en justice, soit pour l'exercice de la faculté de reméré, soit pour faire annuler l'Acte de 1695. qu'elles n'avoient signé que par obéissance; c'est qu'elles n'auroient pû l'intenter que contre ells-mêmes, estant heritieres de leur mere, & que ce seroit un monstre en procédure d'estre en même temps Demandeur & Défendeur. La seule declaration de leur volonté d'annuler suffisoit donc; & c'est ce qu'elles ont fait si formellement en Justice par leur defences du 20. Decembre 1707. suivies de la Sentence du 11. Mars 1708. qui leur en a donné Acte, & qui en conséquence a decreté l'offre de foy & homage fait par François Cant, *tant pour luy que pour elles, comme heritiers tous trois de leur pere.*

Inutilement, les Demandeurs alleguent que la mere estoit creanciere de ses enfans heritiers de leur pere; il est fort douteux qu'elle fut en droit de se dire créanciere, ayant pris tout le mobilier du pere sans inventaire & sans leur avoir jamais rendu compte de la Tutelle. Mais supposé qu'elle eût esté Creanciere, les creances auroient esté esteintes par la confusion qui se fit dans ges enfans qui après sa mort *rèunirent en eux les deux qualités incompatibles de Creanciers & Débiteurs, par la concurrence de la double qualité d'heritiers de leur pere & de leur mere.*

O B J E C T I O N.

Une autre objection des Demandeurs, c'est qu'ils paroist que le 4 Decembre 1704. il fut passé un Acte entre les trois enfans par lequel ils partagerent confusément les biens des successions de leur pere & mere, sans distinguer ceux du pere d'avec ceux de la mere. Ils ajoutent que les enfans n'ont pas eû dessein de favoriser plustost leurs heritiers paternels que les maternels, qu'ainsi l'on ne doit pas presumer qu'ils ayent voulu posséder les heritages dont il s'agit plustost comme heritiers de leur pere que de leur mere.

R E P O N S E.

Si ce partage avoit esté sérieux, il seroit indifferent pour la question à juger, dès qu'il ne distingue point les biens du pere & de la mere, & qu'il n'en désigne point les qualitez.

Mais il est notoire dans la famille que ce partage fut un Acte simulé à l'occasion des taxes pour lesquelles les traitans poursuivoient les Officiers de l'élection de Thoirars, de même que ceux des autres Elections. François Cant, qui estoit président de celle de Thoirars, avoit interest de mettre ses effets à couvert des contraintes, & comme l'expédient estoit qu'il ne luy parut ni meubles ni terres produisans fruits & revenus sur lesquelles on pût asscoir l'e.

xecution ; ce fut pour cette fin qu'il simula avec ses sœurs , cet Acte de partage par lequel on fit paroître qu'il n'avoit pour tout bien que son Office évaluée à 7500. livres encore estoit-il chargé d'un retour de 2500. livres envers une de ses sœurs, & à l'égard tant du mobilier, qui valoit plus de 10000. livres que des deux Terres en question qui valoient au moins 20000. liv. On les fit paroître tomber au lot de l'une des deux sœurs pour 7500. livres, en la chargeant aussi d'un retour de 2500. livres à l'autre sœur.

La simulation n'est que trop visible; aussi cet Acte a-t-il esté tellement regardé comme inutile & sans effet, qu'on voit qu'en 1707. le frere porta la foy & hommage des terres dont il s'agit, tant pour luy que les sœurs, & fournit de même l'aveu & dénombrement en 1709. On voit d'ailleurs que les sœurs reconnurent alors le préciput que leur frere devoit avoir dans ces heritages féodaux, & qu'en déclarant leur volonté d'annuller l'Acte de 1695. elles consentirent que ces heritages entraissent dans le partage des biens paternels *le préciput conservé à leur frere*. Ce frere tant qu'il a véscu, a toujours joui conjointement avec ses sœurs des heritages dont il s'agit, suivant les parts que chacun d'eux y avoit de droit. Il a toujours comme aîné & principal heritier joui des droits honorifiques de la Seigneurie de Prenange ; à laquelle, outre plusieurs droits Seigneuriaux le droit de patronage de la Cure du lieu est attaché. Les hommages & aveus servis à la Seigneurie de Prenange, sont en son nom ; plusieurs Sentences confirmatives du droit de patronage de banc Seigneurial, & autres honneurs de Fief le regardent précisément, & tous les Baux des Domaines affermes, Contrats de vente, d'échange & d'arentement sont arrestez sous son nom & celui de ses sœurs, comme il est justifié dans l'instance. Ainsi ce partage simulé est en tout une piece fort inutile, & sans conséquence.

Il est aussi inutile de dire, qu'il estoit indifférent aux enfans, de posséder les heritages en question, comme heritiers de leur pere ou de leur mere. Le fait qui décide est, qu'ils ont possédés & ont voulu posséder comme heritiers de leur pere, rien n'estant plus naturel que la vûe de conserver les anciens propres dans leur ligne.

O B J E C T I O N.

Enfin une objection subsidiaire des Demandeurs est que, si les heritages dont il s'agit, sont regardés comme propres paternels, le Deffendeur heritier paternel devra leur faire raison du propre fictif de 10500 livres de Jeanne de Loffendiere en vertu de la clause de son Contrat de Mariage, portant stipulation de propres à elle & aux siens de son costé & ligne. Ils citent quelques anciens auteurs, qui égalants le propre fictif au propre réel, estoient d'avis que l'action s'en conservoit tellement propre maternel, & sans confusion, dans la personne des enfans, quoiqu'heritiers en même temps de la mere Créanciere, & du pere, Débiteur ; qu'elle estoit de même considérée propre maternel dans la succession des enfans ; ces Auteurs ne faisant éteindre cette action, que lors qu'elle avoit esté une fois exercée en collaterale.

Mais pour se servir de l'expression de Maistre Denis Lebrun en son traité des successions. Livre 2. Chap. 1. Sect. 3. nomb. 10. & suivant, où cet Auteur traite la matiere avec beaucoup d'érudition, *il y a long-temps qu'on est revenu au Palais de cette vieille erreur* de ces Auteurs qui étendoient la fiction de propre jusques dans la succession des enfans pour en faire un propre maternel à leurs heritiers du costé maternel, & qu'on ne doute plus que l'action d'une mere contre ses enfans heritiers de leur pere, pour deniers stipulés propres à elle & aux siens de son costé & ligne, s'éteint en leur personne lorsqu'ils sont devenus heritiers d'elle ; & ce, par la confusion qu'opere en eux la concurrence de deux qualités incompatibles de Débiteur & de Créancier ; l'enfant heritier de son pere & de sa mere, se trouvant en même temps le Débiteur &

le Creancier, & ne pouvant se devoir à luy-même. Enforte que cette action estant une fois éteinte dans ces enfans, ne peut plus revivre dans leur succession; estant contre nature, que ce qui est une fois esteint & n'a plus de subsistance, puisse jamais revivre. Ce seroit donner à la fiction qui s'opere par l'effet d'une convention, plus de force qu'elle n'en doit avoir, puisque la prévoyance de ceux qui la stipulent, n'est jamais que pour en exclure le mary, & non point pour établir dans la famille de la femme des propres imaginaires, pour les égaier a des propres réels. La qualité de propre fictif attachée à des deniers realisés ne peut subsister qu'autant que les deniers sont dûs, ainsi que l'accident ne subsiste point sans son sujet. La dette estant esteinte par la confusion, qui est un moyen de droit, pour esteindre toute action personnelle, cette extinction fait naturellement évanouir la qualité accidentelle de propre. C'est ce qui a esté décidé dans la Mercuriale de 1661. depuis ce temps, la Jurisprudence a esté fixée à ce point, ainsi que Lebrun l'explique en l'endroit cy-devant cité. L'on peut voir aussi sur cela Ricard, sur l'Article 93. de la Coutume de Paris. Dupleffis, sur la même Coutume, traite des droits incorporels, Tit. 2. & autres Auteurs.

L'on pourroit ajoûter dans l'espece particuliere de l'Instance, que Jeanne de Loffendiere n'avoit point de créances sur ses enfans, suivant les observations cy-devant faites, & comme on est en estat de le prouver sans craindre de replique; mais en la supposant Créanciere, il est constant dans le principe de droit, que toutes les créances ont esté esteintes dans ces enfans, lorsqu'ils se sont trouvés en même temps heritiers d'elle & de leur pere. Ainsi il est vrai qu'en tout sens les Demandeurs font un Procès très-injuste au Deffendeur, & il a tout lieu d'esperer que la Cour ne trouvera aucun doute à le maintenir dans la possession des heritages dont il s'agit comme propres paternels, en déboutant les Demamdeurs.

Monsieur ROBERT DE SAINT VINCENT, Rapporteur.

M^c. GARNIER DE LA CHEVRIE, Avocat.

PARASTRE, Proc.

le Créancier, & ne pouvant le devoir à lui-même. Ensuite que cette action
estant une fois éteinte dans ces cas, ne peut plus revivre dans leur intérêt
non ; étant contre nature, par ce qui est le point de n'a plus de sub-
sistance, qu'elle n'est jamais revivie. Ce serait donc à la fiction qui s'opère par
l'effet d'une convention, plus de force qu'elle n'en doit avoir, puisqu'elle n'est
voquée de ceux qui la stipulent, n'est jamais que pour en exclure le mari,
& n'est point pour établir dans la famille de la femme des propriétés imaginaires
qui pour les égaler à des propriétés réelles. La qualité de propre n'est attachée
à des biens réelles ne peut subsister qu'autant que les biens sont réels,
sans que l'accessoire ne subsiste point sans le principal. La dette étant éteinte
par la convention, qui est un moyen de la faire, pour éteindre toute action
personnelle, cette extinction, qui n'est que dans la fiction, n'est que dans la fiction
telle que propre. C'est ce qui a été décidé dans la Métairie de la Roche, depuis
ce temps, la présomption est éteinte à ce point, ainsi que l'échappe l'exception
en l'ordonnant cy-dessus cité. L'on peut voir aussi sur cela Ricard, de l'Arti-
cle de la Coutume de Paris, Duplessis, sur l'ancienne Coutume, titre des
droits incorporels, Tit. 2. & autres Auteurs.

L'on pourrait objecter dans l'espèce particulière de l'Espérance, que Jeanne
d'Albion n'est point de la famille de l'Espérance, mais qu'elle est de la famille
de l'Espérance, & comme on est en droit de le prouver dans les cas de
répétition, mais en la supposant Créancière, il est constant dans le principe
de droit, que toutes les créances ont été éteintes dans ces cas, lorsqu'il
se sont trouvés en même temps héritiers de la dette & de la chose. Ainsi il est
vrai qu'en tout les Domains sont éteints, mais il n'est pas en l'Espérance
deux, & il a donc lieu d'espérer que la Cour ne trouvera aucun doute à la
maintenir dans la possession des héritages dont il s'agit, comme propres pa-
ternels, en déboutant les Domains.

Abolition ROBERT DE SAINT VINCENT, Rapporteur

M. GARNIER DE LA CHEVRIE, Avocat.

PARASTRE, Proc.

je vous demande très instamment, Monsieur,
L'honneur de votre protection pour Mr de la
Brunetiere et je vous salue un gré
infini de l'attention que vous voudrez bien
faire à son bon droit j'ay l'honneur d'être
avec respect Monsieur, votre très humble
& très obéissant serviteur
Maurice de L'oratoire

Mr D'ormellon